

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE JOURNAL DE PERSONNE
SUIVI DE
L'IMPOSSIBLE POSTURE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
JOËLLE TURCOTTE

AVRIL 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Un mémoire en recherche-crédation est un travail colossal qu'il serait impossible d'accomplir seule. J'ai eu, tout au long de mon parcours, besoin du soutien et de la confiance de mon entourage pour finalement mener à terme ce projet. Je tiens donc à remercier en premier lieu ma directrice, Cassie Bérard, pour son dévouement quasi total, ses lectures judicieuses, ses encouragements, sa confiance presque sans limites et son émerveillement toujours renouvelé. J'aimerais ensuite remercier mon époux, Jacob Gladu, qui a su m'offrir, en plus de son amour, son support moral, ses lectures lucides et ses commentaires constructifs. Je ne pourrais pas continuer sans remercier ma chère Rachel Nadon qui, depuis près de dix ans, est une amie hors pair qui, par son talent et son intelligence, me pousse toujours à me dépasser, ainsi que mon groupe d'amis en général qui sont une source inextinguible d'amour et d'admiration. Finalement, merci à ma famille et à ma mère, pour l'ensemble de son œuvre.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
LE JOURNAL DE PERSONNE	2
L'IMPOSSIBLE POSTURE.....	92
BIBLIOGRAPHIE.....	134

RÉSUMÉ

En partant de la prémisse qu'il serait impossible d'écrire, ce mémoire se déploie en deux parties distinctes pour aborder, de façon réflexive et expérimentale, la question suivante : comment on n'écrit pas?

La première partie, *Le journal de personne*, est un journal où une jeune vingtennaire dresse l'historique de ses échecs : le départ imminent de ses colocataires, sa plus récente rupture, l'abandon de sa maîtrise en création littéraire et la destruction complète de son projet de roman. Mettant en scène une narratrice qui partage avec l'auteure son nom et de nombreux éléments biographiques, mais qui ne maintient pas toujours la véracité de ces éléments, *Le journal de personne* tente d'utiliser l'imposture à la manière d'une stratégie qui permettrait, paradoxalement, à la fois la mise en scène et la mise en échec de l'impossibilité d'écrire. Ainsi, par l'exploration de l'imposture, le journal permet d'approfondir les divers enjeux qui teintent ma pratique d'écriture : du sentiment d'imposteur à la remise en question de l'autorité auctoriale; de l'impossibilité d'écrire à la résistance; de l'impératif du réalisme aux possibles de la fiction.

Partant de là, la deuxième partie du mémoire, *L'impossible posture*, tente d'éclairer ce qui, dans *Le journal de personne*, se rapporte à une expérience de l'écriture entre avènement et échec de l'avènement, pour réfléchir ensuite, plus largement, à l'impossibilité d'écrire comme moteur de l'écriture. Parce que, s'il est impossible d'écrire, certains auteurs, que l'on appelle les écrivains négatifs (Tillard, 2011), ont décidé d'écrire quand même. En s'appuyant sur la posture et l'œuvre d'Enrique Vila-Matas, *L'impossible posture* pose comme hypothèse que l'imposture serait une réponse à l'impossibilité de l'écriture et un acte de création en soi, un acte de création de soi.

MOTS CLÉS : écrivains négatifs, refus, impossibilité d'écrire, imposture, Enrique Vila-Matas, figure de l'auteur, journal.

Nous voyons pourquoi l'écrivain ne peut tenir que le journal de l'œuvre qu'il n'écrit pas. Nous voyons aussi que ce journal ne peut s'écrire qu'en devenant imaginaire et en s'immergeant, comme celui qui l'écrit, dans l'irréalité de la fiction.

Maurice Blanchot

LE JOURNAL DE PERSONNE

Nie, nie, nie, et recueille-toi comme
une bombe dans chacun de tes non, et
ne t'arrête jamais d'être sur le point
d'éclater, et n'éclate jamais.

Réjean Ducharme

J'ai coupé mes cheveux très courts.

J'ai pensé à Cédric, à ses doigts sur ma tête et à la lettre d'adieu que j'avais déposée sur le matelas.

J'ai pensé à l'université.

J'ai pensé à mon roman.

J'ai coupé.

Ma couette de cheveux bruns est sur la table de la cuisine.

Mes colocs ne sont pas là pour remettre en question ma santé mentale. Personne n'est là de toute façon, on le sait, personne ne se rend jamais compte de ces affaires-là quand il est encore temps. La police enfonce toujours la porte *après* et elle retrouve des cendriers pleins, des vidanges partout et des chats, des portées et des portées de chats, des litières à ras bord, un frigo ouvert rempli de moisi et puis une longue couette sur la table, et une femme endormie devant son ordinateur, les cheveux courts dressés sur sa tête.

*

Pour peindre les murs de ma nouvelle chambre sans Cédric, j'ai choisi corail. Une semaine, ça fait une semaine que cette chambre est devenue la mienne à moi toute seule, ma première vraie chambre de célibataire avec l'accord de personne. Il n'y a plus de bobettes d'homme sur le plancher et mon garde-robe est à moitié vide. J'ai bien deux oreillers, mais c'est pour mieux les prendre contre moi la nuit. J'ai acheté des rideaux en dentelle, un couvre-lit à fleurs, placé mes cendriers par terre avec les piles de boîtes encore pas défaites.

Tout ici m'appartient.

*

Je n'ai pas le droit de parler de la littérature en mon nom propre à cause de Jean-Claude Richard. Première session. Cours de Corpus étranger. Il était assis sur son pupitre, tellement petit que ses pieds chaussés de bottillons kaki et pointus se balançaient dans le vide. Il portait un veston beige beaucoup trop large sur une chemise d'une autre époque, tout aussi énorme pour son corps minuscule. Le front dégarni, des lunettes à chaînette traînant sur le bout de son nez, des doigts complètement jaunis par la cigarette.

On s'est tous assis et lui s'est levé. Ancien étudiant à Strasbourg, il citait Barthes, Kundera, Kafka, Gogol, Tolstoï et puis Blais, Aquin et même Hébert de mémoire et il leur parlait au *tu*.

Dès le premier cours : *la littérature n'est pas la réalité!* C'était une erreur répandue. Exit la morale, le jugement. Exit l'opinion. *Je ne veux pas savoir ce que vous, simple étudiant de première année, pensez de ce livre. Référez-vous à d'autres.*

J'ai abandonné la littérature quand elle m'a crissé dehors.

*

Quand j'ai acheté le bar Le Zaricot il y a deux ans avec Arianne et Jo-Annie, j'avais déjà abandonné l'idée d'écrire. De toute façon, je n'ai jamais rien écrit sauf un banal roman pour adolescentes que je n'ai envoyé à aucun éditeur, mais que j'ai fait enregistrer pour dix ans à l'Office du droit d'auteur parce que je suis terriblement prévoyante. On ne badine pas avec la propriété intellectuelle, han.

Je sais maintenant que quelqu'un, par hasard (et sans nécessairement la volonté de nuire), pourrait, disons, avoir les mêmes idées que moi, supposons au même moment, quelqu'un qui ressemblerait à un homme d'une soixantaine d'années avec une calvitie bien en place sur sa drôle de tête ronde comblée par des yeux de lézard immenses larges minces noirs, quelqu'un, exactement pendant que j'écris ces mots, quelqu'un, admettons à Barcelone, qui écrirait les mêmes mots au même moment, quelqu'un comme l'ostie d'Enrique Vila-Matas, pourrait très bien avoir écrit un roman pour adolescentes en 2011, parce que de toute manière il passe son temps à dire partout et à n'importe qui qu'il souhaite n'être personne et tout le monde en même temps et, s'il s'appelle Érik Satie comme tout le monde (Vila-Matas, 2008 : 18), il se pourrait bien que tant qu'à y être, il s'appelle Joëlle Turcotte comme tout le monde et que, par conséquent, je ne m'appelle plus rien du tout, que je n'aie plus de prénom et que ce soit moi, en fait, qui ne sois personne.

C'est évident que je n'aurais jamais cru à ce genre de niaiseries avant, avant que je ne le rencontre, lui, Enrique, à une conférence sur la littérature *suspecte*. J'ai *su*, tout de suite. Je l'ai senti en moi, assise sur la petite chaise à peine coussinée de l'UQAM, j'ai eu ce qu'on appelle le *coup de foudre* parce que quelqu'un, quelque part, ressentait avec autant d'acuité mon besoin de me faire autre, de me transformer par l'écriture, de refuser d'être moi en écrivant. Quelqu'un, quelque part, avec des yeux de lézard immenses. Quelqu'un quelque part.

J'aurais pleuré.

Tout était déjà gâché.

*

On se sent drôle quand on ne quitte rien.

Si j'écrivais un roman, il commencerait comme ça : l'histoire d'une rupture indolore.

J'ai encore cessé d'écrire quand j'ai rompu.

Je n'ai même pas hésité.

J'abandonnerais tout à nouveau si c'était possible.

*

Quand j'avais seize ans, que je sortais avec Philippe et qu'on ne devait pas dormir ensemble parce que ses parents voulaient qu'il se marie vierge comme la coutume l'exigeait en 2005, je couchais dans la chambre de sa sœur et on parlait toute la nuit.

Jo-Annie était déjà tellement belle à quatorze ans avec ses longs cheveux blonds soyeux qui tombaient parfaitement et ses petites taches de rousseur qui couvraient tout son visage et ses grands bras minces. Elle est encore magnifique et pas la peine de dire que ça a son effet sur tout le monde.

Je ne sais pas ce que ça me donnerait de plus d'être belle comme elle, mais reste ça m'enrage de le souhaiter.

*

Je préférerais ne pas écrire et j'inscris quand même des mots sur cet ordinateur. Ce n'est pas un paradoxe ni un mensonge. On me dit *tu écris bien* et je réponds *je n'écris pas*.

Tu écris bien est une injonction, ça dit *écris!* ça dit *tu le mérites aweille t'es capable come on rends-nous fière fille t'es la meilleure profite-en prouve-leur c'est pas difficile pour toi go go go*.

Mais moi *je n'écris pas*.

Je n'écris pas le livre que j'aurais souhaité écrire, celui dans lequel tout ce que j'aurais appris se trouverait, ce livre que ma chère Duras, mon idole incontestée, une fois exhumée, chérirait de tout son cœur, non, je n'écris pas le livre que je devrais.

Je n'écris pas.

On pourrait vider mon ordinateur et revirer mes tiroirs de bord. On ne trouverait rien du tout. Pas même un petit fichier de travail qui s'appellerait *Le Journal de Personne*. Je le promets.

Je l'écris ici le plus honnêtement du monde, *je n'écris pas*.

*

Dès le premier regard, même bossu, je savais qu'Enrique était mieux et plus encore que le narrateur de *Bartleby et cie*. Plus qu'un simple érudit ermite malformé, il était mon âme sœur, celui des rêves d'enfance, le chevalier sur son cheval blanc, Aladdin pour les plus jeunes, avec sa toute petite veste et sa chevelure incroyable.

C'est toi, celui que j'attendais.

Il a dit *je m'apprête à partir en promenade à travers le labyrinthe de la Négation, sur les sentiers de la plus troublante et la plus vertigineuse tentation des littératures contemporaines : une tentation d'où part le seul chemin encore ouvert à la création littéraire authentique* (Vila-Matas, 2002 : 13).

Et moi, stupide petite étudiante naïve et pâmée, je l'ai cru.

Je ne le connaissais même pas et je l'ai suivi. Quelle imprudence.

Ce n'était évidemment qu'un piège, et j'ai joyeusement marché dedans.

*

Parfois je reste des heures seule au bar pendant que c'est fermé.

D'abord simplement parce que j'ai le droit, et puis pour profiter du calme.

Des fois, Jacob reste avec moi. On se met de la musique à pleine tête et on l'écoute. On ne parle pas parce que ça joue trop fort pour qu'on s'entende et que ça fait du bien, aussi, de ne pas parler.

Je n'avais jamais eu tendance à me taire, c'est tout nouveau chez moi, mais semblerait que plus on se tait et plus on a envie de se taire. Jacob ne semble pas avoir besoin que je parle. Il se charge de parler quand il le faut. Il ne pose pas vraiment de questions. Il raconte ses trucs, pas nécessairement des trucs personnels, juste des trucs. Il parle de plantes, d'agriculture, de la terre de ses parents, de rugby, des étudiants de l'ITA qui sont particulièrement stupides, des travaux qu'il ne fait pas, et avant, il me parlait de Jo-Annie.

Maintenant qu'ils couchent ensemble, on dirait qu'il évite le sujet. Ça tombe bien, ça m'énervait un peu. Au bout de deux ans, je trouve qu'on commençait à avoir fait le tour de leur histoire digne d'enfants du primaire qui s'écrivent *veux-tu sortir avec moi coche oui non*. De toute façon, maintenant ils sont visiblement amoureux et donc il n'y a plus rien à dire.

Hier, on écoutait *feu de forêt* d'Antoine Corriveau, et je me suis mise à pleurer. Ça aussi, c'est nouveau. Jacob a pris mon épaule et je me suis dit que j'avais de la chance d'avoir un ami qui ne pose pas de questions.

*

À minuit le soir, Jordan m'a demandé *tu crois que ça se serait pu?*

Il y avait trop de ssss pour son taux d'alcoolémie, mais j'ai compris pareil.

J'ai dit *oui* par méchanceté, parce que ça ne se peut plus et que ça ne s'est sûrement jamais pu, mais ça fait du bien de penser que oui, que de rendez-vous manqués en rendez-vous manqués, ça aurait pu en être autrement.

La prochaine fois, il faut se promettre, qu'il m'a dit, accoudé au bar.

Je promets un rendez-vous que l'on ne manquera pas, je promets tout ce que je n'ai pas le cœur de nous refuser. Je nous promets finalement de maintenir en vie cette fable de nous deux et puis je regarde Jordan partir, le cœur léger d'avoir menti pour de bon.

*

Quand je me suis réveillée, je me suis souvenue avoir noté *mon roman sera grandiose je le sens aux fourmis dans mes mains*. Je ne me souviens plus très bien où, peut-être nulle part, juste dans ma tête. Engourdie, j'ai repensé à l'espoir naïf dont j'avais déjà été emplie et l'image s'est corrompue, presque putréfiée, superposée à celle du méchant dans *L'étrange Noël de Monsieur Jack*, et j'ai eu l'impression d'être constituée d'insectes, partout, sous ma peau, et qu'il ne suffirait que de tirer un fil pour que je me découpe et que les fourmis puissent s'évader.

Tout va très bien.

*

La porte était grande ouverte avec une foule de fumeurs massée à côté. Habituellement, je m'y serais arrêtée, mais je ne connaissais personne. Il était peut-être dix heures, j'ai retrouvé mon ami *passed out* sur le divan. Je suis allée chercher une couverture et une bière. Je l'ai abrillé et je me suis assise à côté. J'ai débouché ma bière

et j'ai regardé plus loin. Jacob a grogné un peu quand j'ai poussé ses pieds. Le salon était vide, les gens étaient tous dehors à fumer.

J'ai tiré mon paquet et mon briquet de mon sac en essayant de bouger le moins possible. J'ai localisé une canette pas très loin. J'ai tendu mon pied et j'ai approché mon cendrier de fortune, assez décent vu les circonstances. Personne n'allait me chicaner parce que personne ne m'avait adressé la parole.

J'ai fumé en silence et quand j'ai eu fini, j'ai posé ma tête sur mon ami et puis je me suis réveillée, au beau milieu de la nuit, toute seule sur le divan, de la bière renversée plein la fourche.

Je ne sais pas pourquoi je ne suis pas juste partie.

*

Il y a des phrases qui font l'effet d'un réconfort qu'on écrit en se disant qu'on aurait aimé les lire tellement c'est beau et c'est toujours elles qu'on doit retirer, oui, ces bouts de talent qui nous rattachent à l'image qu'on souhaite avoir de soi, ces phrases auxquelles on se raccroche pour ne pas tomber dans un ravin de dégoût de honte de haine de soi, c'est elles qu'on doit enlever.

Ça n'ira nulle part parce que Philippe est cette phrase-là, celle qui revient malgré qu'on l'ait effacée, qui revient comme une infection.

Ce roman est impossible et ç'aurait pu être le bon.

*

Je me retourne et comme dans un film d'horreur, le reflet dans le miroir n'est plus le mien.

Moi aussi, j'aurais le goût de pleurer.

Comme elle.

*

Arianne est assise sur le divan et me regarde noter comme on veille en silence.

Elle ne partira pas de sitôt.

*

J'ai quitté Cédric le premier mai, dès que je suis sortie de l'appartement, j'avais hâte qu'il lise la lettre que j'avais déposée sur notre lit et que ce soit officiellement fini. Comme le bruit d'un ventilateur qui tourne depuis trop longtemps, je voulais que cette relation s'éteigne avec le soulagement que ça implique.

Ma mère est venue me chercher. Elle tenait le volant sans rien dire. Elle ne l'aimait pas, pas vraiment, de toute façon, parce que trop paresseux pas assez passionné, parce

que trop et pas assez comme tous les gens qui me côtoient, comme tous les gens en fait, l'entière humanité selon elle. Sauf nous deux, évidemment.

J'imagine mal les dix années qu'elle a passées avec mon père. Je n'arrive pas à la voir rire et s'ouvrir et s'appuyer sur quelqu'un d'autre, dormir près de quelqu'un d'autre les poings ouverts et les yeux fermés, abandonnée.

Il devait savoir la regarder, sentir que ça s'en allait, qu'à chaque seconde c'était *moins*, plus loin.

Je l'imagine l'observer, craindre peut-être.

Je sais que je connais l'issue et que je ne peux pas me diriger ailleurs, mais je le vois avoir peur.

Parce que ma mère se prête, mais ne se donne jamais.

les dix-huit roues passent et me
frôlent/arrachent un peu de moi, en
passant/même si tout débarque/de sur
mes épaules/c'est lentement mes
pas/qui sont de plus en plus
pesants/va-t'en,/mais va-t'en pas tout
de suite/reste comme avant/fais un
peu semblant/accote-toi encore/le
dos sur le divan/reste une dernière
fois/avec moi

Antoine Corriveau

Quand on trouvera ces notes dans mon ordinateur après avoir enfoncé la porte de l'appartement où je vis seule, j'espère qu'on remarquera la beauté des citations que j'ai choisies et que cela ne portera pas ombrage à ma prose désolée.

*

Je suis encore ici à faire la belle encore comme si j'avais quelque chose à prouver à quelqu'un. À prendre de grandes phrases pour dire, à accumuler les adjectifs au lieu de noter simplement *j'ai peur qu'on m'abandonne*.

J'ai toujours tenu un journal pathétique et ce n'est pas parce qu'il est tapé à l'ordinateur que celui-ci est différent.

*

J'ai commencé ce texte avec comme point de départ l'œuvre d'Enrique Vila-Matas et puis j'ai acheté l'horrible livre d'Anne Serre et je l'ai jeté aux poubelles, mais je n'arrive plus à me sortir de la tête l'impression de dégoût qu'il m'a donnée.

Je ne peux pas écrire un roman qui copie simplement Vila-Matas sous prétexte que la littérature appartiendrait à tous, que je serais Enrique comme lui serait moi. Je ne peux pas écrire un roman qui ne fait que refaire ce qu'il a refait cent fois jusqu'à lui-même épuiser ses ressources.

Je ne peux pas je ne veux pas je ne peux pas je ne peux pas.

J'ai tout quitté et tout jeté, mais je ne sais pas comment me défaire d'Enrique qui macule tout ce que je touche. J'ai tout récuré, je le jure, et il ne reste de lui rien nulle part. J'ai brûlé ses livres, tous ses livres. Je suis entrée dans la librairie d'à côté pour débarrasser le monde de cette maladie et je n'ai pas eu à faire un gros feu.

Mais il est encore là.

Il est ici. Comme le Bon Dieu, il est partout et en tout.

*

Mon journal est une montre qui recule, une aiguille qui dit merde au temps et l'autre qui dirait merde tout court. J'ai écrit que j'avais tout effacé, tout ce que j'avais écrit. Plus de roman, plus de tout ce qui prouvait encore que j'étais quelqu'un qui écrivait avant, tout tout tout et même les mots que je n'ai pas inscrits continuent à s'effacer quand je marque leur contraire.

Quelle indécrottable naïveté.

Je n'arrête pas de penser à Philippe, aux cicatrices sur ses épaules et je me dis *c'est étrange comment ces choses banales, étranges comment elles restent*. Je répète *il n'y a pas de place pour toi ici maintenant, trop grand trop encombrant*. Mais Philippe reste quand même dans cette toute petite pièce et sa tête touche au plafond et ses bras, faute d'espace, s'appuient sur les miens et m'empêchent d'écrire.

Vous m'étouffez.

Je ne suis plus capable de distinguer si ce sont mes propres mains qui entourent ma gorge.

*

Non, il n'était pas là, mon père, pas là pour me dire que je suis belle fine drôle capable, pour me dire de me forcer à l'école, d'abord parce que j'étais excellente à l'école et parce qu'il n'était pas là. Il venait me chercher une fin de semaine sur deux, du vendredi au dimanche, du trafic au lunch dominical chez McDo. Il était tellement mal à l'aise, je m'en rendais déjà compte. Il faut qu'un adulte de trente-cinq ans soit mal à l'aise en maudit pour ne pas être capable de cacher son jeu à sa fille de six ans qui ne le connaît même pas vraiment.

C'est rare que je parlais, mais j'espérais toujours qu'il le fasse. Quand on arrêtait au dépanneur, je pensais très fort *achète-moi une palette please please une palette de chocolat au lait avec des amandes please please please* et quand ça arrivait, j'étais vraiment fière de ne pas l'avoir demandée.

Je le sais que c'est pathétique, un classique : la fille un peu grassette qui drope l'université parce qu'elle n'a pas eu de père, qui se trouve laide et conne, le petit clown triste incapable de ne pas vivre dans le regard des autres qui cherche immanquablement l'approbation d'un absent, mais ça a beau m'écœurer, je n'arrive pas à faire autrement. Je m'haïs de vouloir être la meilleure, je m'haïs d'attendre qu'il me remarque, je m'haïs de trouver ça important d'être belle.

Parfois je m'haïs.

Maudit que je m'haïs.

*

Je ne veux pas mourir ici, avec l'amour à mes pieds que j'avais hurlé. Du plus loin que je me souviens, et même avant sûrement, j'ai toujours apprécié le désespoir. J'avais quatre ans et j'étais tombée derrière notre laveuse. En glissant, je me suis agrippée à un sac rempli de choux pour les cadeaux qui traînait là. Je ne me souviens pas avoir crié *non, je ne veux pas mourir ici, avec l'amour à mes pieds*, mais je me rappelle le rire de ma mère qui raconte cette histoire sans jamais expliquer pourquoi j'appelais des choux *l'amour* et combien de temps on est resté là, elle pliée en deux à rire au sol et moi derrière la laveuse à pleurnicher sur l'amour et ma mort prochaine.

*

J'ai encore passé la matinée à boire un café de trop. La caféine, ça montre l'instabilité du monde : il n'y a plus de faux-semblant. Je suis comme des tremblements de terre, des dérèglements du climat, je suis au cœur de ce monde de fin du monde. C'est horrible et c'est beau, étendue sur mon lit, les doigts dans mes petits cheveux raides, incapable de tenir une pensée, incapable de tout travail minutieux, incapable, momentanément et sans me sentir coupable parce que cette fois, c'est la faute de la drogue et pas la mienne.

Je ne suis plus coupable d'avoir laissé mon chum par une lettre, d'avoir effacé mon roman, d'avoir abandonné l'université.

D'avoir téléphoné au registrariat *je mets un terme à mon parcours scolaire. Oui. Oui. Non. Je ne pense pas, non. Clic.*

Je ne suis plus coupable de m'être sentie heureuse pour la première fois depuis longtemps.

J'ai raccroché et j'ai tout effacé.

J'ai pensé à lancer l'ordinateur par la fenêtre, mais je n'ai pas les moyens d'autant de romanesque. Je me suis contentée de la procédure : Clic droit sur *Le journal de personne*. > Supprimer. Clic droit sur la corbeille > Vider la corbeille. > *Voulez-vous vraiment effacer définitivement les éléments de la corbeille? (Impossible d'annuler cette opération.)* > Vider la corbeille. > Petit crissement de feuilles qui se froissent. Et comme ça, juste comme ça, la fin.

Je n'ai pas hésité.

Maintenant, avec mon ordinateur vide à mes côtés, avec plus de projets de chum plus de cheveux et plus rien à écrire, je me dis que ça a sûrement été le plus grand jour de ma vie et j'ironise à peine.

*

Je le sais que je t'ai dit que je t'aimais, mais je veux que tu t'en ailles.

Quand on pense qu'aimer c'est une chose, c'en est finalement une autre.

Sans blague, je devrais me lancer sur le marché des aphorismes. Qui suis-je sinon une philosophe du quotidien, vraiment? Ma théorie sur l'amour? C'est con et ça ne sert à rien, ça n'advient pas la moitié le tiers du temps et je suis bien près de croire que ça n'arrive jamais, en fait. Je songe sérieusement à me recycler en vieille cynique qui pense que l'amour a été inventé par le capitalisme pour vendre plus de bébelles.

Mais le romantisme pur qui vit en moi ne peut accepter cette affirmation infâme, empreinte de cynisme et si souvent dite qu'elle en devient banale.

Alors comment l'amour pourrait être et ne pas être? Telle serait la question.

Alors si j'étais parfaitement honnête, je dirais que je n'ai pas aimé Cédric, pas de la façon dont on aime quand on aime vraiment, comme dans un film dans un livre, comme quand on a le goût de se garrocher sur quelqu'un dans une gare ou bien de lui faire l'amour dans un bien trop petit espace.

Je ne l'ai pas aimé comme il faut.

Je l'ai aimé à peu près.

Il faut avouer que je l'ai rencontré exactement vingt-deux jours treize heures et quarante-trois minutes après les cris après les pleurs. Vingt-deux jours treize heures et quarante-trois minutes après Philippe et que ça n'a pas été à son avantage.

Lorsque quelqu'un est en train de se noyer, il ne faut pas oublier d'amener une bouée pour le sauver, sinon il pourrait nous noyer aussi, sans le vouloir, à force de désespoir. Je me noyais et Cédric n'avait pas de bouée. Facile de voir où ça nous mène.

Ça m'aura pris trois ans vingt-deux jours treize heures et quarante-trois minutes pour nager seule jusqu'à la rive.

*

Je ne sais plus ce qui m'a plu chez lui. Je n'arrive plus à retracer la suite des événements qui m'ont mené ici et quand je soulève le ruban jaune *CAUTION*, je n'accède à la scène du crime qu'à travers la brume d'un souvenir confus.

Tout ce que je sais, c'est qu'autant Enrique m'a plu, autant maintenant qu'il me poursuit incessamment (littéralement et littérairement), son charme s'est absolument éteint.

*

Jacob m'a invitée à boire une bière. Il jouait au babyfoot et Jo-Annie était assise au comptoir quand je suis arrivée. Elle le reluquait d'une façon pas très chic, pas très *Jo-Annie* comme regard.

Elle a chuchoté, surexcitée, *j'ai couché avec finalement*. J'ai dit *cool*, mais je me suis surtout demandé comment on en était arrivé là? À ce qu'elle m'annonce en grande trombe ce secret de pacotille que je sais déjà depuis des semaines.

Quand Jacob a levé les yeux, je ne sais pas quel visage m'a pris. Il s'est jeté sur moi. Je n'ai même pas eu le temps de répondre qu'il tirait déjà mon bras.

On peut coucher avec d'autre monde qu'il a dit.

J'ai hoché la tête, je pense.

C'est pratique pareil.

J'ai fait la mise au jeu.

Je pensais à la façon dont il devait se sentir d'avoir enfin réussi à séduire Jo-Annie.

Elle m'a fait un clin d'œil en riant.

Ils m'ont battue et j'ai eu honte.

*

Hier.

Je lui ai dit que je ne me rappelais pas la dernière fois que j'avais parlé à quelqu'un. J'ai lui dit *ma boîte vocale est pleine j'ai 222 messages non lus et il n'y a pas de coïncidences. Nous nous sommes croisés aujourd'hui pour une raison.*

Je lui ai dit que je ne la connaissais pas encore, la raison, mais qu'il y en aura une, que je la trouverai. Je lui ai dit que je l'avais aimé pour vrai, que je m'en rendais bien compte aujourd'hui, que je ne m'en étais jamais rendu compte à ce point-là, jamais avant maintenant.

Je lui ai dit *je t'ai tellement aimé Philippe.*

J'avais le hoquet, je me suis excusée.

Il a pris sa bière et il est parti s'asseoir au fond de la salle.

Moi je suis retournée à la maison écrire brailler et vomir.

Et ce matin, je dirais que je suis passablement lendemain et que ce n'est pas la principale raison de mon malheur.

*

Mon corps est comme un costume de caoutchouc devenu trop petit. J'ai passé les trois dernières années avec le corps rangé dans le sous-sol et je ne suis pas certaine qu'il me fasse encore. Ça fait drôle d'expérimenter la *sensation*, les joues qui plissent parce qu'on sourit trop, les yeux trop grands qui se referment quand on reçoit un souvenir douloureux comme une poignée de sable, le sexe qui se serre à côté du corps d'un autre.

Je ne me rappelle plus très bien d'avant, des souvenirs qu'on m'aurait racontés au mieux, de la neige sur une vieille télé au pire. *Le passé est toujours un ensemble de souvenirs, de souvenirs très précaires, parce qu'ils ne sont jamais vrais* me rappelle l'ostie d'Enrique. Tout ce qui me reste présentement de Cédric et des dernières années, c'est la drôle d'odeur qu'avaient ses cheveux.

Quand il a quitté l'appartement, il a pris son oreiller. Ça va de soi.

*

Notre proprio va refaire les planchers le mois prochain. C'est Yuri qui m'a dit et au ton qu'il a pris, je pense qu'il trouvait ça aussi stupide que moi étant donné qu'ils sont encore très bien, les planchers. J'aurais ajouté que tout ici est très bien, mais il est tout de suite reparti vers l'escalier. Je l'ai invité à prendre une bière sur le balcon. Il a dit *il va faire frette me semble* et j'ai dit *non*.

On s'est assis dehors en silence pendant au moins deux minutes. *Marie m'a dit que t'avais lâché la maîtrise?* Je ne sais pas si Marie-Josée l'avait appris en m'entendant hurler durant une terreur nocturne ou aux coups de poing donnés dans mon ordi, mais en tout cas, je ne lui en avais pas parlé.

Ouais, que j'ai dit, ça servait à rien.

Mais tu le savais pas déjà, ça, avant de t'inscrire en littérature?

Je n'ai pas ri. Je ne le sais pas comment je faisais avant et je ne sais même plus vraiment de quel *avant* je parle. Reste que je n'y arrive plus, à parler à rire à cohabiter.

Il a demandé *sinon?* Et j'ai répété *sinon?*

Ben, le reste?

Le reste. C'est quoi le reste? Je suis tellement pathétique que j'ai dit que ça allait, que la job allait. Il a répondu vite vite vite que oui, qu'au bar, sur ses shifts y'avait pas mal de monde *entécas*, comme pour ne pas me laisser le temps de continuer, pour éviter que je parle pour vrai. Alors j'ai dit *toi pis Marie, ça va?* parce que je ne sais plus trop ce que je voulais savoir. Il m'a répondu que ça allait parce que ça fait dix ans qu'ils sont ensemble et qu'ils sont toujours là à se regarder et à se bécoter et à rire dans la salle de bain.

Il a dit *cool* et j'ai dit *cool*.

Il était aussi mal à l'aise que moi. À bien y penser, je crois qu'il me cachait quelque chose, ses yeux étaient fuyants je trouve et il avait l'air suspect, comme dans les films quand les mafieux sont trop près d'un gros coup et qu'ils ont peur de tout gâcher. Il buvait sa bière trop rapidement, pas assez de temps pour respirer entre les gorgées, et j'avais presque peur qu'il s'étouffe quand il a dit *bon, ben je vais aller faire des travaux*.

J'ai hoché la tête et il est parti.

J'ai pris une dernière gorgée.

C'est dommage parce qu'avant, Marie et Yuri étaient mes meilleurs amis.

*

Parfois les souvenirs me reviennent comme des visions.

Je me prépare pour une fête. J'ai dix-huit ans. C'est Noël, je pense, parce qu'il neige dehors ou bien c'est février et je vais avoir dix-neuf ou bien c'est la fête de quelqu'un d'autre, mais ce n'est pas important. Je suis dans la salle de bain chez ma mère. La porte est ouverte, assurément. Je me regarde. J'ai mis du crayon noir sur mes yeux et je ne fais jamais ça.

Je pense à Jordan et j'espère qu'il me trouvera belle aussi.

*

La mère d'Ariane a une piscine et on est chanceux parce que se baigner est la seule condition pour aimer l'été. On y était cet après-midi Jo-Annie, Ariane, Jacob et moi. On a bu, jase, on s'est battu dans l'eau, on s'est tourné d'un bord pis de l'autre pour égaliser nos bronzages, on a rentré nos ventres assis près de la piscine.

Dès que Jo est partie, Ariane *pis pis pis pis pis?*

Jacob a ri, jaune quand même.

Mais c'est quoi l'affaire?

Il est resté un peu silencieux, je gagerais qu'il m'a regardée. *Je sais pas on a couché ensemble, mais ça ne se passe plus. Elle ne fait pas de move et moi... j'sais pas. Des fois, on dirait que je ne sais plus si ça me tente.*

Je jure qu'il me regardait. Je le jure et le jurerais encore.

Arianne riait. Quel ridicule quand même d'avoir passé deux années complètes à courir après une fille pour la laisser tomber instantanément.

Mais t'étais pas en amour avec?

J'ai jamais été en amour avec.

J'ai ri. C'est un mensonge et on le sait tous. Je lui ai dit.

On a ri.

C'est sûr qu'il me regardait.

*

C'est normal de se trouver laide, ç'a l'air. Toutes les filles se trouveraient laides. Je ne comprends pas. Avant, je ne me posais pas la question. Je me faisais une couette même pas de robe ou de maquillage, mes chums me disaient *je te trouve belle* et ça me satisfaisait, je n'avais pas besoin de plus. On me disait *t'es belle* et moi, la conne, je les croyais. Maintenant, je ne le sais plus. Je regarde les autres, Arianne, Jo-Annie, les

autres qui ont l'air de bien gérer ça. Elles disent *allô* à des inconnus et elles rient. Dans leur visage, ce n'est pas étampé *excuse-moi d'être aussi laide la prochaine fois je vais me maquiller*.

*

Ce matin, je suis allée à l'épicerie acheter du baloney (chez nous, ma mère disait *saucisson de Bologne*). Quand je suis revenue, je me suis fait deux toasts à moutarde pis j'en ai mis dessus.

Au départ, je voulais écrire sur Enrique Vila-Matas et présentement, j'ai trois lignes qui parlent de baloney.

Qu'est-ce que ç'aurait été si je n'avais pas été première de classe?

*

La première fois qu'il l'a vue, Jo-Annie est devenue son obsession. Elle avait une petite robe bleue très courte et il a pensé *je suis amoureux* tout de suite instantanément.

C'est après qu'on est devenu amis, qu'on a passé notre temps à ricaner et à essayer de trouver un moyen que ça arrive, une façon qu'elle accepte de l'embrasser de lui faire l'amour de l'aimer. Ça me faisait un projet pour ne pas rentrer chez moi où je m'ennuyais avec Cédric.

Ça ne fonctionnait pas parce que ça ne fonctionne jamais parce que c'est toujours compliqué avec elle. *On est amis je ne couche pas avec mes amis*. Alors c'est devenu une blague, un running gag. *Toujours pas couché avec? Non, toujours pas*. Ha ha ha.

Puis c'est arrivé, il a réussi. Ils ont bu, ils ont décidé de dormir là et c'était assez d'attente, j'imagine. Elle a dit *OK*. Elle a finalement dit *OK*. Deux ans de massages de marches de films de soupers, après deux ans.

C'est tellement long que Jacob n'y croyait plus.

*

Je voudrais que ça arrête, juste baiser, le faire essayer de le faire, réussir accessoirement à le faire avec quelqu'un. Arrêter de chigner dans mon journal comme si je venais d'apprendre que j'avais le cancer. M'en foutre penser juste à moi, oser me toucher en même temps même la première fois, ne pas attendre qu'ils viennent, posséder mon plaisir et juste me retourner quand c'est fini et leur dire ciao bye l'instant d'après.

À la place, je me plains ici sans agir et on comprend de mieux en que ni moi, ni ce texte n'allons nulle part.

*

J'ai cuisiné mes premières conserves cet après-midi et j'ai mangé deux toasts au cheezwhiz pour fêter ça. Les occasions de me sentir adulte sont rares alors ça passe par de petits gestes comme tremper des concombres dans du vinaigre. Je pourrais me faire croire que c'est une forme de création et que je n'aurais pas tout perdu, mais je n'ai pas l'habitude de mentir.

Reste qu'hier, *ça* me manquait alors je suis allée au bar discuter d'écriture, de mon indubitable talent et de l'ampleur de mon imagination avec des ivrognes. Je me suis coulé une pinte de plus et quand ils en ont eu assez, je me suis accoudée au bar et me suis rabattue sur Jacob qui servait ce jour-là.

Jacob s'intéresse aux filles, pas vraiment aux livres, mais comme il est gentil et que je suis quand même une fille, il m'a écoutée me plaindre longuement. Je ne sais même plus ce que je lui ai raconté, ce dont je me rappelle n'a pas vraiment de sens... *la douleur d'écrire... se perdre dans un projet de roman... ne plus distinguer le vrai du faux... le réel de la fiction.*

Je me rappelle qu'il a dit *ça tombe bien que tu n'écrives pas, tu vas pouvoir payer réellement ton bill.*

J'ai trouvé ça bien drôle. J'ai calé mon verre et je suis partie.

Sans payer, sans dire au revoir et sans aucune conséquence parce que posséder un bar me préserve parfois du réel.

*

Je savais qu'il n'allait pas réagir, que mon départ ne lui ferait pas d'effet, mais même si ça n'avait pas été le cas, je l'aurais fait quand même. Il fallait que je parte. Cédric et moi, ça n'avait aucun sens. Un pansement sur une gangrène.

Sur le matelas, j'ai laissé une note qui ne disait pas grand-chose.

Je n'en peux plus. Je suis désolée. Notre couple est périmé.

Essentiellement *Adieu*.

Ou *Bonne continuité*, comme on dit aux retraités.

*

Une fois, j'ai eu vraiment peur de me faire attaquer dans le métro, mais finalement, c'était juste un garçon de douze ans qui m'est tombé dessus quand ça a freiné sec.

J'ai déjà eu peur, lorsque je tenais une arme, du pouvoir que ça me donnait, du pouvoir de tuer.

J'ai souvent sursauté pour rien en me séchant les cheveux.

J'ai peur de tout. Tout le temps écrit Alain Farah et moi, j'ai peur de parler au téléphone.

On dirait que toutes mes petites peurs refont surface en même temps.

J'ai peur que les gens réalisent que je ne suis pas la moitié de ce qu'ils croient, que c'est un masque et pas un beau masque pas le masque de Descartes, pas un masque

intelligent qui permettrait de réfléchir à l'identité non, juste un masque de papier de pas de colonne de pas capable de faire face au vent sans que ses yeux coulent.

J'ai peur que Vila-Matas me poursuive comme Freddy jusque dans mes rêves.

J'ai peur d'être laide et que ça change quelque chose.

J'ai peur de ne jamais *vraiment* guérir de Philippe.

J'ai peur que ma mère vieillisse et qu'elle meure (Legendre, 2015 : 100).

J'ai peur de ne jamais rien écrire de valable.

J'ai peur que mes colocs m'abandonnent et je suis certaine de les avoir entendus en parler.

*

J'ai abandonné l'idée d'écrire le jour où j'ai tourné la page 128 du *Mal de Montano*. On pouvait y lire *Il y a dans Le Mal de Montano une bonne part d'autobiographie, mais aussi beaucoup d'invention. Il n'est pas vrai, par exemple — il est presque inutile de le dire — que Rosa soit metteur en scène. Rosa — comme beaucoup de mes lecteurs le savent déjà — est agent littéraire et, surtout, mon éternelle fiancée, nous n'avons pas eu d'enfants. Si bien que Montano n'existe pas.* (Vila-Matas, 2012 : 128)

Ç'a été trop pour moi, j'en ai eu assez de ce livre qui me tombait des mains, assez du style raffiné et même pédant qui m'avait surprise puis écœurée, assez de

l'intelligence de Vila-Matas qui avait alors pris la plume de quelqu'un d'autre au sein même d'une fiction sur une fiction.

Un roman dans un roman, qui se transforme en un roman dans un journal dans un roman, qui se transforme en un roman dans un journal dans une conférence dans un roman, et ça continue, je n'en peux plus. Je n'ai pas pu terminer parce qu'il y a des limites à ce qu'un cerveau peut supporter.

Et puis j'ai vu mon avenir devant, l'avenir de ce que j'essayais de créer et tous mes points communs avec Enrique devenaient des tares, de sombres taches noires sur des poumons. J'entrevois les défauts de mes qualités, comme on dit.

À travers les pages, je pressentais ma satisfaction dégoûtante devant un appareil littéraire aussi complexe que savant, je voyais mon roman devenir sec sec sec, vidé de tout liquide pas de sueur pas de sang pas de crachat pas de sperme, sec sec sec sec sec comme la littérature peut être des fois. Mon écriture comme un désert dans les limbes de la littérature dans des rangées et des rangées de petits romans minables couverts du noir du deuil, des petits romans qui ne deviendront jamais grands, qui resteront là, à attendre pour l'éternité un secours qui ne viendrait jamais.

Je ne mérite pas ça et *Le Mal de Montano* non plus. J'imagine qu'Enrique ne l'a pas vu venir, lui, son contentement, la parodie de lui-même, et que ça le happe maintenant à travers mes yeux à moi.

Je le vois, tranquillement assis dans son bureau quand d'un coup, un frisson lui parcourt l'échine et une phrase comme une certitude monte en lui : *Le Mal de Montano*, c'est de la masturbation intellectuelle et j'y suis une parodie de moi-même.

Supérieure, je n'ai pas laissé ça traîner, j'ai coupé la gangrène d'un coup *shlack*.

J'ai tout effacé parce qu'il n'est pas question que je devienne une vieille rabougrie tout fière de moi.

Non, il n'en est pas question.

*

Le jour où j'ai officiellement décidé de tout supprimer, je me suis dit *ils vont rire*. Ça va être une méchante bonne blague, à l'université, ils vont rire sans bon sens parce que la fille qui écrivait sur les écrivains qui n'écrivent pas a cessé d'écrire, c'est presque trop gros.

J'ai ri, mais ce serait difficile de savoir si eux aussi.

Je ne sais plus rien. Plus rien. Nulle part. Que la vérité de la vérité et le mensonge du mensonge. Je ne sais plus distinguer la parole des pleurs. Je sais seulement que l'enfant avance dans la forêt.

Marguerite Duras

Mettre un drap contour est la pire tâche du monde.

Depuis que je suis célibataire, j'ai réglé ça : je dors sur le matelas nu.

On s'octroie des victoires où on peut.

Ma mère m'obligeait toujours à faire mon lit. Une question de discipline comme à l'école militaire. Pas que j'y sois allée, quoique ça a été une de ses menaces récurrentes. Non, à la place, quand on se chicanait bien comme il faut, elle appelait mon père et il venait me chercher.

C'est ce qu'on appelle le partage équitable des tâches.

Mon père attendait dans l'auto, j'embarquais avec mes sacs, on faisait tous les deux comme si on pensait que c'était pour de bon. Ma mère pleurait à la fenêtre et s'éloignait quand je lui envoyais la main. Je faisais comme si ça ne me blessait pas, comme si je n'avais pas de peine de m'en aller. Et puis mon frère arrivait en pleurant *va-t'en pas* et je ne pouvais plus faire semblant. J'éclatais en sanglots. Mon père continuait de regarder ailleurs et on passait la route en silence.

Je regardais dehors. Je n'avais plus d'histoires à me raconter comme quand j'étais enfant pour passer le temps. Je pensais juste à mon frère et à ma mère, tristes fâchés seuls à cause de moi, parce que j'étais incapable de faire mon lit comme du monde tous les matins. Et puis, je me sentais tellement en colère et désespérée en même temps de ne jamais arriver à satisfaire ma mère, à être la bonne fille qu'elle mérite, à juste faire mon criss de lit ce n'est pas sorcier calvaire.

Ces jours-ci, quand ma mère appelle, je clique sur le x rouge de mon téléphone et je l'envoie direct sur ma boîte vocale.

Le monde est assez stressant sans avoir à répondre quand ça sonne.

Et, honnêtement, j'ai peur qu'elle entende dans ma voix que je dors sans draps.

*

Hier soir, j'ai essayé pour la première fois pour de vrai.

Il s'appelait Étienne. Je lui ai donné des shooters, il m'a attendue jusqu'au close pas trop saoul et moi, j'ai essayé de me dépêcher à finir malgré mes jambes molles. On a tous les deux respecté notre contrat.

Je travaillais avec Jacob. Il voulait partir pour nous laisser seuls (ou pour rejoindre Jo-Annie j'imagine), mais j'ai eu la chienne et je l'ai supplié de rester.

Il a dit *bon*. Le genre de *bon* qui veut dire *on va faire un boutte*. Dès le plus petit *b*, je l'ai regardé directement dans les yeux *non surtout pas, non*.

Donc, il est resté.

Donc, Étienne est parti.

Fin de ma première tentative de baise d'un soir effectuée, ma foi, avec brio.

*

Au moins, lorsque j'écrivais, tout *ça* avait un sens. Tenir un journal noter des impressions retenir des citations lire des livres commenter des livres juger des livres

haïr des livres être obsédée par un auteur brûler ses livres agir en écrivaine espérer devenir une légende ne pas accorder d'importance à sa carrière flâner à la maison en attendant l'inspiration me haïr tester les limites de mon entourage acheter un bar aller à l'université porter des lunettes choisir un nouveau carnet essayer de coucher avec n'importe qui.

*

Tout me déçoit.

*

Je me pensais très maline très intelligente d'avoir su réussir à ne pas écrire, à faire une maîtrise sur ne pas écrire, très recherchée très rafraîchissante oh! combien révolutionnaire.

J'ai officiellement arrêté d'écrire quand j'ai réalisé que, peu importe comment, j'allais échouer.

*

J'ai coupé mes cheveux ce printemps au début de ce carnet ou aujourd'hui.

Je pensais à Cédric, à sa tête et à son oreiller qui pue.

J'ai coupé. Personne ne pourra jamais dire que je ne l'ai pas fait que j'ai hésité qu'on a dû me forcer. J'ai coupé et j'ai coupé toute seule. J'ai pris les ciseaux et j'ai commencé. C'est moins facile qu'on croit parce que c'est solide une couette de cheveux. Tu serres et tu serres encore et les ciseaux ne frôlent qu'en superficie et rien ne se coupe et tu continues et c'est comme un film d'horreur, tu coupes de la chair, tu coupes et rien ne se coupe sauf que tu ne peux plus reculer. Parce que dès qu'une mèche est coupée, la première, c'est trop tard, sinon elle restera plantée sur ton front, étrange toupet dressé pour des mois.

*

Peut-être que je me pose trop de questions, que tout le monde se sent comme ça, le lendemain. Peut-être que tout le monde est un peu honteux quand ils cherchent leur linge de la veille par terre, qu'ils ne trouvent pas leurs bobettes et qu'ils partent sans, avant que l'autre se réveille, sans même se brosser les dents.

Peut-être que c'est pire parce que c'était ma première fois. Peut-être que j'ai juste été surprise de découvrir en moi cette capacité de baiser pour vrai, étonnée de voir que mon corps réagissait à peu près de la même façon que quand j'aime pour vrai : que mon sexe se mouillait, que ma bouche devenait chaude, que j'avais envie de l'autre en moi et que le lendemain, tout se soit envolé, qu'il ne reste rien, outre deux silhouettes à peu près repues, étendues l'une près de l'autre sans vraiment se toucher.

*

Quand je doute de toi, je t'entends dire *les professeurs et les critiques parlent de la littérature avec une telle indifférence à l'égard de ses éléments esthétiques, moraux ou politiques qu'on peut affirmer que la littérature à proprement dit a disparu sous les décombres de la théorie* (Vila-Matas, 2012 : 120) et je te crois parce que c'est ce que je pense aussi, mais je ne comprends pas alors pourquoi tu as fait ça. Pourquoi *Le Mal de Montano*? Pourquoi pourquoi pourquoiquoi?

Pour prouver un point ou respecter une gageure?

À ta place, j'aurais honte.

*

Jordan était dans ma classe de secondaire un. Il a dit *vous pouvez m'appeler Dieu*.

Je l'ai trouvé prétentieux et j'ai ri quand même.

*

J'ai croisé Cédric aujourd'hui. Il tenait un sac rempli des canettes et je lui ai demandé *pourquoi*. Il a répondu que s'il ramassait toutes les canettes qu'il voyait durant sa journée il faisait au moins cinq dollars. J'ai trouvé ça très particulier.

Il m'a demandé pour mon roman et j'ai presque répondu la vérité. J'ai dit *bof* et il a hoché la tête, comme désintéressé. Je n'avais pas bien compris qu'il s'agissait d'une question dont la réponse était sans importance, au moins maintenant c'est clair.

Il avait les cheveux sales et l'air fatigué.

*

Je me rappelle qu'il était quatre heures du matin et que je hurlais et que je me retenais pour ne pas le frapper. Philippe a posé ses mains sur mes bras, et je me suis retirée. Il pleurait il s'est étendu sur moi et je me disais *je l'haïs je l'haïs*.

Il m'embrassait mouillait mon cou avec ses larmes.

J'ai encore vingt ans et je pleure toujours.

*

Mon cellulaire a vibré, dessus c'était écrit *c'est pas avec Jo-Annie que j'ai le goût de coucher ce soir*. Je l'ai remis dans ma poche rapidement, mais je n'ai pas réussi à le faire assez vite.

Jacob, à l'autre bout de la pièce, m'a fait un clin d'œil.

*

Quand j'ai ouvert Facebook ce matin, une certaine Émilie Benoit m'avait écrit. *Je ne sais pas si tu te souviens de moi. On était à la même école primaire. J'ai vu que tu es à la maîtrise en littérature? C'est complètement fou! Déjà, quand on était au primaire, tu rêvais d'être écrivaine. Tu avais quoi, six, sept ans? Non, je ne l'ai pas oubliée, elle, ni que je voulais être écrivaine, oui, ça je pense que je m'en souviens.*

Je me souviens que ça m'habitait durant des jours des mois des fois, les histoires que j'inventais pour que le livre ne soit jamais fini et les autres que je me racontais pour m'endormir. Je trouvais qu'écrire était une chance et un honneur et un privilège et j'en usais dès que je pouvais, et j'en étais *très* fière.

C'est quand donc, la dernière fois que j'ai été *très* fière?

*

Ç'a été comme une série de spasmes, un haut-le-cœur puissant. J'ouvrais mon ordinateur et j'avais des convulsions. Je suis allée chez le médecin, et rien. Je n'avais rien. J'étais malade de littérature, comme Montano.

Je n'ai pas eu le choix d'agir.

Vider la corbeille. > *Voulez-vous vraiment effacer définitivement les éléments de la corbeille? (Impossible d'annuler cette opération.)* > Vider la corbeille.

Après, j'étais complètement guérie. Comme par miracle.

*

Je n'arrête pas de repenser au message d'Émilie Benoit et je ne sais pas quoi lui répondre. *En tout cas, donne-moi des nouvelles si jamais ça te tente.* Non, Émilie, non, ça ne me tente pas de te donner des *nouvelles* parce que ça aurait l'air trop niaisieux d'expliquer que je n'écris plus que je ne lis même plus vraiment, que j'ai droppé ma maîtrise parce qu'un Espagnol a décidé de me couper l'herbe sous le pied alors que je n'avais même pas dix ans, qu'en fait, pendant que j'y pense, avant la fin de notre primaire, ce vieux bonhomme aux yeux lézards m'avait déjà volé tout ce que j'écrirais penserais désirerais quinze vingt ans plus tard, que tout était déjà joué, mais qu'il n'y avait que nous deux qui ne le savions pas encore, ouais, que moi pis toi, la petite Émilie Benoit, qui ne savions pas vers quel échec je me dirigeais, mais dire *oui oui oui contre toute attente oui j'espère toujours devenir écrivaine quand même oui vraiment et oui même si tout ce que je vais écrire a déjà été écrit que ouais, c'est la base même de la littérature supposément que c'est pas censé me décourager.*

C'est là qu'elle appellerait la police en disant *cette femme est au bord du gouffre et il faudrait la sauver, c'était une amie, oui, une amie du primaire, je ne sais pas, oui, chez elle toujours chez elle oui,* et ils entreraient au matin, avant même que je sois revenue du bar et quand j'arriverais complètement saoule, ils me réciteraient mes droits *Madame, vous devriez garder le silence, tout ce que vous écrirez sera retenu contre vous, vous pouvez demander l'assistance d'un Espagnol,* il ferait clair, j'aurais de petites miettes de mascara sur mes joues fatiguées, les yeux rougis, je dirais *vous vous êtes trompés d'adresse* et je saurais que c'est un mensonge et j'ajouterais *montrez-moi votre mandat* comme dans les films avant de m'effondrer sur le divan.

*

Il m'a invité chez lui et pis on s'est mis à se battre. Je ne sais pas pourquoi je m'entends lui répondre Ah ouin? Ouin. Jo-Annie passe sa main dans ses cheveux avant de dire Je pensais vraiment qu'on allait recoucher ensemble.

Pourquoi j'ai pas juste dit *j'm'en sacre?*

*

Ça n'a pas exactement été une bonne semaine un bon mois ou une bonne année. Ça n'a *exactement* pas été cela. C'est la *Vita nova* de Barthes moins l'écriture. Rien de ce que j'étais avant n'existe encore. Je sais que ce n'est pas vrai, mais ça fait du bien de l'écrire quand même.

Je me suis réveillée ce matin et j'ai fait du ménage. Il y avait dans le bordel quelque chose comme un reproche, un mécontentement que je ressens depuis que je suis déménagée, je les entends.

Marie est dans sa chambre.

Je nous revois, il y a des années maintenant, nous tenions chacune dans nos mains une des poignées d'une caisse de douze. Elle ne ballottait presque pas. La caisse se tenait droite, petit trait d'union entre nous deux.

J'appréhende ce souvenir comme une nostalgie. La neige folle frappe nos visages et partout autour, tout est doux. L'amitié est une main tendue pour une caisse de bière

au poids mieux réparti. On retournait à la maison chez *nous* parce qu'on habitait tout près. Il suffisait de traverser le parc Van Horne et de tourner à droite sur Côte Ste-Catherine, *notre* rue et puis tout me revient, notre bel appartement montréalais, le visage de Marie, son rire dans la poudrerie, une longue mèche de cheveux blonds en dehors du capuchon.

On traversait le parc et j'avais hâte qu'on arrive, qu'on secoue nos manteaux, qu'on enlève nos bottes, qu'on retrouve Yuri et Cédric dans le salon, qu'on s'ouvre une bière, qu'on se couche tard et le cœur un peu saoul.

Ici, dans cet appartement silencieux de Saint-Hyacinthe, ce n'est plus la maison.

*

J'ai mal à la tête. Je viens de me lever, il est 16 h. Je ne peux pas croire.

Pas de message texte de Jacob. Je ne me rappelle même pas vraiment pourquoi il est parti fâché.

Les souvenirs sont flous, le mal de tête est réel.

*

L'an passé, au réveillon, il était six heures du matin. J'étais couchée sur un divan, mais je ne dormais pas. Jacob parlait avec Jo-Annie et je souriais parce que ça ne s'était pas encore passé. Cédric était dans la cuisine, je crois.

Jordan m'a embrassée pendant que je tenais sa main.

Et je me suis endormie.

*

Je sais que vous allez partir de cet appartement que vous allez le laisser, je le sais parce que j'ai déréglé notre étrange famille nucléaire, je le sais parce que c'est ma faute. Je n'y ai pas pensé, j'ai encore juste pensé à moi. Moi j'en avais assez de Cédric, mais j'aurais dû savoir que la balance me le ferait payer parce que vous êtes deux et parce que je suis seule, je suis seule près de vous, seule surtout quand vous êtes là, sauf que je ne sais pas vous perdre. Ici, sans vous, ce n'est pas une maison, ce sont des planchers froids, des murs mal peints, si vous n'êtes pas là, juste des pièces qu'on n'aura pas assez habitées. *Je vais rester ici, mais je n'aurai pu de maison.* C'est ce que je vais dire quand vous allez m'annoncer votre départ. Vous allez sortir de la cuisine quand vous en aurez assez de mon silence et de mes répétitions, assez de moi qui ne fais que regarder les murs et leur étrange couleur en disant déjà adieu.

Nos portes sont closes et le corridor silencieux.

Il n'y a plus de trait d'union, plus rien de rien de rien.

*

[...] *il serait bien temps d'introduire un peu d'actualité dans ce journal pour que celui-ci ne ressemble pas autant à un roman. Afin d'avoir quelque chose de très récent et de caractère domestique à y raconter, j'ai décidé — c'est facile — de provoquer une brève discussion avec Rosa* (Vila-Matas, 2012 : 62). *Le Mal de Montano* te fait passer pour un ringard de têteux de nerd, Enrique. J'ai racheté tes livres parce que je ne suis pas capable de vivre sans tes brillants jeux d'esprit, mais c'est idiot et ridicule.

Je sais que tu ne veux pas l'entendre que tu veux rester bien en place, protégé par ton ironie en lançant des flèches aux autres, en riant de ceux qui croient qu'écrire est simple ou beau, eh bien, on peut aussi rire de toi. *Le Mal de Montano*, c'est comme te regarder te masturber au *deuxième degré* et je ne suis pas perverse au point d'apprécier ta masturbation de façon *ironique*.

Je n'arrive pas à croire que tu te sois fait avoir par ta propre image et par tes géniaux concepts et par tes propres pièges. Pauvre Enrique, tu n'es finalement pas meilleur que quiconque et tu n'es vraiment *qu'un pauvre écrivain se prenant pour quelqu'un* (Vila-Matas, 2008 : 23).

Et aussi pathétique que ça puisse être, ça me fait de la peine pour toi.

*

Je me réveille avec l'impression de perdre quelque chose qui n'existe même pas.

*

Je déteste son regard sa minceur son énergie. Elle est là à prendre, à prendre ce qui m'est dû, ce qui me revient à moi, le peu dont j'ai envie parce que je ne suis pas avare et oui, j'ai couché avec Jacob à force de circonstances et sans le désir de lui arracher à elle, mais ce soir, j'allais vers un autre, je le jure. Il s'appelle Alex, il est assez beau pour me donner envie de prendre des shooters de courage jusqu'à ce qu'il ne reste en moi plus aucun tonus, mais plus aucune inhibition non plus et que je file vers lui.

C'est à cause de Jacob assurément que Jo-Annie est arrivée près d'Alex et de moi, tout près, qu'elle a placé ses mains entre nous et puis son petit corps athlétique après. C'est à cause de ça que ma robe était laide, mes cheveux dépeignés et qu'elle brillait, dorée comme seule elle sait le faire.

Je me suis reculée doucement.

Je ne sais pas me battre sur ce terrain-là.

*

Ce désir d'un jour arriver à un endroit que je nommerais chez moi dans un espace que je sentirais complet, la prétention ridicule que le monde serait fait pour qu'on y vive et ceux qui y croient et ceux qui tentent d'y croire et moi, la pire de toutes, moi qui refuse d'y croire et qui y crois quand même.

Pour vrai, je n'arrête jamais de rire. Je suis vraiment une boute-en-train.

*

Philippe était dans la chambre et j'étais recroquevillée dans le lit. Il parlait fort et bougeait les bras. Je ne disais rien parce qu'il n'y avait rien à dire. Il y avait juste à crier alors je criais *ta gueule*. Il s'est arrêté *Je veux que tu comprennes*.

Moi, *je veux ne rien comprendre*.

Il s'est assis à côté et je ne me rappelle même plus l'enjeu de cette scène tellement de fois jouée et rejouée.

*

Elle a dit *tu couches avec Jacob maintenant?* et j'ai répondu *c'est arrivé*. Jo-Annie a dit *cool* comme si elle le pensait, mais elle mentait, assurément.

*

J'ai trouvé deux mites alimentaires dans ma cuisine ce matin. Deux tout petits papillons bruns qui n'ont l'air de rien, mais qui font des ravages, je le sais parce que mon amie Rachel en a déjà eu. Elle était débarquée ici complètement hallucinée en disant qu'il y en avait maintenant dehors et que les mites essayaient de rentrer.

Je l'ai assise à ma table de cuisine *voyons donc calme-toi*.

Je lui ai dit *tu as pris l'autobus 200 jusqu'ici pour ça?* Elle m'a répondu qu'elle avait considéré le taxi pour fuir plus rapidement. Je lui ai proposé un verre et on a marché jusqu'au bar. Elle fixait les lampadaires et les insectes. Moi, j'en profitais pour regarder la lumière. Il est beau, le centre-ville de Saint-Hyacinthe, les gens sont beaux dans un sens terriblement particulier. Des junkies, un itinérant, un quêteux (pas toujours le même), un amuseur de rue, un monsieur qui chante trop fort en jouant de la flûte devant le Marché public, deux jumeaux schizophrènes convaincus d'être de la CIA, et des boutiques de luxe, des Mercedes, des Jaguars, des restaurants chics, une épicerie fine menée par une célébrité locale et les autres, nous, ceux qu'on appelle les gens normaux mais qui regardent passionnément les insectes et les lampadaires.

J'ai l'impression d'écrire une nouvelle, je pense que ça ferait une bonne chute (si on oublie que ça ne règle ni mon problème de mites alimentaires ni le sien). Je ne sais plus très bien comment ne pas chuter aux deux phrases, je ne sais plus rien entreprendre et je ne sais plus rien terminer.

C'était fini avant même de commencer.

Je ne me souviens plus pourquoi j'écris tout cela, ni ce que j'écrivais avant. Est-ce que c'était un mémoire de maîtrise sur Vila-Matas ou un roman à l'eau de rose ou une lettre de rupture ou une nouvelle sur l'amitié ou le journal de personne?

*

Vous me décevez.

*

Quand j'en ai eu assez, j'ai pris *trench-coat* comme un déguisement. Un long imperméable beige avec le collet qui se retourne, comme inspecteur gadget. J'ai emprunté la voiture de Jacob *pour aller chez ma mère*, que je lui ai dit. Il n'a pas souligné que j'étais déguisée.

Il a dit *beau manteau* et j'ai fait comme si je ne distinguais pas l'ironie.

J'ai pris son vieux Ford Focus bleu tout rouillé. Dedans, j'ai mis mon sac avec un calepin, un stylet (parce que tout le monde sait qu'on dit stylet, chez les inspecteurs), une enregistreuse achetée au pawnshop, mon portefeuille, des lunettes fumées, de la gomme au goût *intense* et c'est tout.

Après j'ai pris l'autoroute vingt direction Québec.

Quand je me suis arrêtée au Tim Hortons à Donnacona, le vent a pris dans la porte de la Focus et ladite porte est allée se frapper assez fort contre la voiture à côté et je n'ai pas su comment réagir.

J'ai figé un instant et puis, je me suis rappelé que j'avais mon imper beige, le collet remonté, des lunettes fumées et que ce n'était pas mon auto. J'ai donc difficilement refermé ma portière (parce qu'elle était *un peu* prise dans celle de ma voisine) et ça a fait un crissement d'enfer.

Sur ma porte, il n'y avait rien vraiment. Jacob ne se douterait de rien alors j'ai tourné la clé et je suis partie.

J'étais une inspectrice et me voici en cavale.

*

Je les haïs de m'abandonner.

J'ai besoin d'eux, ce n'est pas compliqué. J'ai besoin d'aide, juste d'aide. J'ai besoin de temps. Je ne suis pas obligée de répondre *ça va* quand on me demande si ça va, j'ai le droit de ne rien répondre, je peux prendre le temps qu'il faut parce que ça sert à quoi des amis sinon? À se pousser quand ça devient laid?

C'est ça pour vous?

On passe quatre années à faire notre épicerie ensemble et à partager nos matins, nos soirs, nos nuits pis nos jours fériés et puis boom, je décide de quitter Cédric et y'a plus rien de tout ça qui existe, rien qui ne compte rien de rien de rien du tout?

Vous m'appartenez, je pense à vous comme à ma mère, à mon frère, je pense à vous comme à bébé-jaune mon toutou. J'avais besoin de votre réconfort et vous vous êtes enfermés dans votre chambre, la porte barrée, un oreiller sur la tête *faut pas qu'elle entende surtout chut chut*.

Vous allez quitter l'appartement, vous allez me quitter et c'est, à ce jour, ma plus grande peine d'amour.

*

Dis le contraire de ce que tu penses et sois le contraire de ce que tu es parce qu'il n'y a pas de vérité d'identité de réalité ou de fiction univoque.

Parce qu'il est impossible de vivre dans le réel, j'ai officiellement cessé de vivre pour exister.

*

Je suis très très fière de moi (et tout le reste est faux).

Marguerite Duras a dit que tout appartenait à la littérature.

Enrique Vila-Matas

J'avais quatre ans quand mes parents ont divorcé. Je m'en souviens très bien, comme on se souvient uniquement de nos faux souvenirs. J'étais assise tout en haut dans le grand escalier de la maison et je les espionnais. Ils ne me voyaient pas, même quand ils regardaient dans ma direction.

Mon père était étendu, il avait les jambes allongées et les bras repliés, les mains derrière la tête. Il regardait la télé. Ma mère est arrivée de la cuisine, elle est passée juste en dessous de moi et j'ai senti l'odeur de sa certitude. Elle a dit *il faut qu'on se parle je pars je pars*. Mon père est resté figé. Il connaissait déjà l'issue. Il savait que ça allait se produire, ne savait juste pas quand. Il aurait pu se lever et crier et ne pas arrêter de pleurer, dire *non non non non non* en secouant sa tête en arrachant ses cheveux, mais il a agi comme mon père parce que c'est mon père.

Il est resté là à *accepter* qu'elle le quitte, qu'elle parte avec son enfant et qu'elle s'en aille.

Je l'ai toujours su, je le savais depuis le début.

Ma mère a dit *je te laisse la maison, je ne vais prendre que mon lit et la chambre de Joëlle* et j'ai pensé que comme elle disait mon nom elle allait me voir, mais non, elle a continué *on va partir demain*.

Elle est repassée près de moi et j'ai senti que c'était sans appel.

Je suis montée et j'ai commencé à faire mes boîtes.

*

Il avait besoin de quelqu'un pour l'aider à déménager. *C'est à ça que ça sert des amis han* que j'ai dit. Quand je suis arrivée chez Jacob, il n'y avait rien de fait. Pas une toute petite boîte pas un sac à vidange noir plein pas un panier à linge salle avec des trucs dedans. Non, rien du tout.

Ça m'enrage, les gens qui en sollicitent d'autres sans se préparer. La moindre des choses quand tu demandes à tes amis de te déménager, c'est de commencer avant qu'ils arrivent. Au moins juste un peu, pour faire semblant. C'est excusable quand t'as quinze ans, que tu ne connais rien à la vie parce que tu n'as pas été aidé par des amis cent vingt-deux fois à date.

Je pense qu'il a vu ma colère.

Non, mais on est pas obligé de tout faire aujourd'hui tu veux une bière?

J'ai crissé mon camp.

*

J'ai rêvé que mes cheveux avaient repoussé. L'instant de la dernière nuit, j'ai retrouvé mon allure normale. Ma frange bien droite qui cache juste assez mes sourcils, mes boucles au carré, mes cheveux jusqu'aux épaules. Je ne les recoupais pas, je ne faisais rien, simplement, je me regardais dans le miroir et je me trouvais assez belle.

*

Quand j'y pense, je me dis que ça n'aurait pas dû arriver, notre rencontre et mes 222 messages.

Vider la corbeille. > *Voulez-vous vraiment effacer définitivement cette rencontre? (Impossible d'annuler cette opération.)* > Vider la corbeille. > Et ce ne serait jamais arrivé.

Le sentiment du devoir accompli.

*

Je me rappelle qu'il avait mis une de mes robes pour rire une fois à une fête. Yuri était derrière et il tenait une bière en riant. Marie-Josée était à côté de moi et on jouait à un jeu à boire, je pense. Il y avait du Shania Twain qui jouait et il avait mimé une danse en ligne comme font les agriculteurs de l'ITA à leur party. Je ne crois pas que c'était à Montréal parce que je le regardais. Jacob.

Maintenant, quand je regarde ce souvenir, je ne sais plus où regarder.

*

Peut-être qu'elle ne sait pas à quel point elle gagne d'avance.

OK oui, j'ai couché avec, combien de fois il faudra que je m'excuse?

Je me suis assise sur la terrasse, il n'est pas venu me voir, il m'a juste fait un petit bye et je l'ai ignoré.

Jacob est parti.

Tout seul.

*

Arianne vient de téléphoner, Jacques Pépin est mort. Une crise de cœur dans la nuit. Personne pour se rendre compte de rien. Avant le lendemain, quand on l'a retrouvé devant chez lui en robe de chambre. Une robe de chambre très douce, très classe, très rouge. Je le vois un verre à la main, une clope dans l'autre. Il est sorti pour prendre une marche chercher de l'aide fuir une maîtresse, et il n'est jamais rentré.

Parfois, la mort n'a aucun sens, un enfant avec le cancer du poumon, un végétarien mangé par un lion, la mort de Roland Barthes, mais la mort de Jacques Pépin est celle qu'il a bien méritée. On ne fume pas deux paquets par jour en ne mangeant qu'au Shish Taouk et en ne buvant que des cafés brésiliens impunément.

Il y aurait donc une justice en ce bas monde.

Ça fait cinq mois que je n'ai pas vu Jacques au bar ou au Shish Taouk et je n'avais pas réalisé à quel point ça faisait longtemps avant de me rendre compte que ça n'arriverait plus jamais. Juste plus jamais. Et ça me donne envie de pleurer comme si je le connaissais *vraiment*. Pleurer ce rire gras d'Elvis Gratton, pleurer, pleurer sa tignasse hirsute et ses bijoux et le roulement des *rrrrr* et ses jokes niaiseuses, pleurer sa lutte perpétuelle contre les rats laveurs dont la population décimée doit fêter ce

jour glorieux, pleurer la pêche à la dynamite et les mixtapes de pianistes inconnues qu'il me donnait toujours et que je n'ai jamais écoutées.

Et ça en fait pas mal des choses à pleurer pour un homme que je n'ai pas connu.

*

Je suis dans une chambre d'hôtel, j'aurais pu aller boire une bière avec les autres, j'ai préféré me réfugier ici. Peut-être parce qu'il reste en moi quelque chose de la littérature ou que j'espérais simplement qu'il y aurait le câble, ce qui n'est visiblement pas le cas, sinon qu'est-ce que je ferais à écrire.

Je passe la fin de semaine à Sherbrooke pour un forum sur la création. Personne ici ne sait que j'ai abandonné ma maîtrise, que ma communication a été écrite il y a des semaines lors de l'appel et que tout ce que j'y ai inscrit est devenu faux depuis.

Mais qu'est-ce que ça change, ce qui est vrai ou ce qui est faux, quand on s'intéresse à Vila-Matas? Partir dans une ville, présenter une fausse communication et l'écrire dans un journal, c'est presque un hommage, un pèlerinage, surtout pour moi qui le déteste et qui ai, contrairement à lui, réussi à n'être personne du tout et à ne plus rien écrire plus jamais.

Pour l'instant, je vais descendre au bar de l'hôtel, m'y asseoir, me saouler et je songe à ne pas présenter quoi que ce soit à Sherbrooke. Repartir d'ici sans y avoir fait ce pour quoi je suis venue, venue pour perdre le peu qui me restait de théorie littéraire et d'honneur.

Si j'avais une longue robe noire et de belles boucles d'oreilles et un porte-cigarette et que mes cheveux n'étaient pas petits et grichous, mais soyeux et délicatement ondulés, je le ferais. J'enlèverais mon ridicule pyjama de angry birds que ma mère m'a donné à Noël passé et je me glisserais dans l'apparence d'une femme fatale et peut-être que je vivrais quelque chose qui me détournerait de cette ennuyeuse communication que je présenterais le lendemain, les mains moites et la gorge sèche comme si ça valait la peine de s'en faire pour si peu.

Si j'étais grande et belle et bien habillée, peut-être que je vivrai enfin quelque chose.

*

Je suis revenue et tout était à sa place, en place comme un décor. On avait dit *coupez* et il fallait recommencer exactement au même endroit, dans cette cuisine jaunâtre avec des papiers sur la table et des tasses de café vides partout. Dans cette cuisine, la lumière passait à travers la fenêtre qui n'avait pas été lavée pour conserver la vraisemblance. Trois vingtenaires dans un appartement ne lavent pas leur fenêtre, ça c'est assuré.

Je me suis assise et j'ai profité de cet instant trop parfait pour être vrai. J'ai posé mes sacs près de moi, j'ai respiré un grand coup.

Il fait bon d'être chez soi.

*

J'ai une admiration secrète pour les gens qui n'écrivent pas, bien sûr (Duras, 1976). J'ai cessé d'écrire pour obtenir l'admiration secrète de Marguerite Duras, bien sûr.

*

Quand Jacob m'a prêté sa voiture, je n'ai dit à personne ce que j'allais faire. Je suis disparue trois jours sans donner de nouvelles. Sur mon cell, il y avait des messages *t'es où ramène-moi mon char on est inquiet tu reviens quand allô?* Je les écoutais je les effaçais tout de suite et je n'ai rappelé personne.

J'ai roulé jusqu'à Québec et j'ai passé la nuit à l'Auberge des Remparts où il y avait assurément des punaises de lit malgré que je n'en aie pas vu même si j'ai enlevé toutes les couvertures soulevé le matelas gratté le petit repli de coussin qui sert de couture je me suis couchée par terre inspecté avec ma grosse loupe chacune des pattes du lit. Je n'ai rien vu, mais ça ne prouve rien. Ça m'a piqué toute la nuit et que c'est un signe indéniable.

*

Le bar va fermer. *Tu restes après?* Je dis oui.

Il me parle de *A Brave New World*, de 1984, de *Fahrenheit 451*. Jacob me raconte ces romans qui me font faire des cauchemars et je ris. Je n'arrête pas de rire comme une conne. Je regarde la lumière jaune sur sa peau beige de blond. *Dans le fond, t'as rien lu depuis les livres obligatoires de secondaire cinq?* Il me pousse un peu et j'ai envie de l'embrasser même si ça ne me faisait rien avant. *Je viens de finir Les Fous de Bassan.* C'est comme s'il était devenu beau tout à coup.

On le sait depuis le début que c'est lui qui a tué les jumelles, mais on est surpris pareil quand on l'apprend. J'écoute, il parle et on reste comme ça jusqu'à six heures lorsque le concierge entre et dit *Salut mes oiseaux de nuit!* Même si ce n'est plus la nuit et que ce n'est pas la première fois.

Il fait clair dehors et je le regarde partir en m'allumant une cigarette.

*

J'ai quinze ans. Je suis assise sur un divan entre Jordan et Philippe. On rit.

Les jeux ne sont pas faits et tout va encore.

*

J'ai entendu parler d'un café, pour écrire ou travailler, le Chiado, dans La Petite Patrie, coin Garnier et Bélanger. Normalement, je n'aurais pas retenu, mais Chiado, c'est aussi un quartier de Lisbonne et aujourd'hui même on en faisait mention dans *Le*

Mal de Montano et je ne sais plus comment classer ces hasards qui sont *trop* pour être appelés ainsi. Trop fréquents, trop étranges.

Quelque chose scintille sur le tissu fané dirait Enrique avec ses mots empruntés.

Un mot que je ne connaissais pas hier et que je ne connais pas vraiment plus aujourd'hui sinon que je lui donne deux sens particuliers, un mot comme *Chiado* apparaît dans un livre et Vila-Matas trouve une façon de m'énervé encore.

Sur la même page, il dit *Je retournerai à Barcelone et me demanderai de nouveau comment faire pour disparaître, me dissoudre dans ce journal* et je ne sais pas si je l'embrasserais directement sur la bouche ou si je le frapperais au visage. Laisse-moi mon journal comme refuge, Enrique, juste mon journal.

J'aurais dû les laisser dans une boîte dans leur sac dans leur cachot dans leur librairie de Donnacona. Je n'aurais pas dû mettre d'imper pour aller les sauver. Je n'aurais jamais dû lire ses romans, je n'aurais jamais dû lire peut-être même. Quel bien ça m'aura fait? Être ici, en cavale, prise entre mes pages de journal à parler d'un auteur qui me traque jusqu'au dernier de mes retranchements? Prise avec *Le Mal de Montano* qui épie mes gestes pour modifier son contenu et m'effrayer même après que je l'aie calciné brûlé lancé les cendres à la mer *vis ta liberté*, ce roman qui revient d'entre les morts, le Jésus des romans que Marie Gadget aurait ramené à la vie. Je suis la lectrice d'un roman meurtrier qui en a assez de moi, de mes petites réflexions, de la synchronicité camouflée en hasards.

Quand *Chiado* est apparu sur la page, j'ai eu beau me réfugier dans *L'Amant*, même Duras ne m'appartient plus.

Tout ce que je souhaite, c'est un petit abri.

*

Je me répétais pourtant ce qu'il fallait que je me répète, ce que toute personne doit se dire dans une situation semblable *on ne couche pas avec nos employés on ne couche pas avec les baisés de Jo-Annie on ne couche pas avec les gens avec qui on n'a pas envie de coucher on ne couche pas avec nos amis et on ne couche pas avec Jacob à moins d'être une coucheuse.*

Le lendemain matin, je me suis levée et je suis partie. Dehors, le soleil plombait. Il devait faire quarante-cinq-mille degrés et il était midi pile et je n'avais pas moyen d'en douter parce que sur mon chemin, chacune des églises que je croisais sonnait ses merveilleuses cloches en l'honneur de mon glorieux passage.

*

Un matin, pendant que Cédric faisait mon café, un frisson m'a traversé, comme quand on croque une pêche trop mûre.

Ce café, ce garçon, cet appartement, on aurait dit une inquiétante étrangeté.

Ça m'a obsédé un temps, *ça allait passer.*

Un soir, il est entré dans la chambre et j'ai serré les dents.

J'ai attendu le matin et je l'ai quitté.

Je n'ai pas eu mal, mais j'aurais pu.

Cédric était là devant moi avec son air abattu et son drôle de visage mou et je n'ai pensé qu'à moi. C'est plus tard que ça m'aura happé, quand j'étais certaine que c'était terminé merci bonsoir. Finis la peine, les larmes, le souvenir, les rappels. C'est revenu comme si ça n'était jamais parti, le perdre, le perdre encore, perdre tout ce que j'avais déjà perdu, toujours perdu. J'ai fermé la porte de l'appartement, j'ai placé une lettre sur le matelas nu, je me préparais à la joie. J'ai quitté Cédric, et Philippe se tenait dans le corridor, calme et patient.

Ça fait longtemps que je t'attends.

Il a pris ma main, l'a tirée vers lui. Je me suis appuyée sur son torse, j'ai pris une bouffée de regrets et il m'a serrée serrée serrée. Je ne pouvais plus respirer.

Ça n'a rien changé.

On ne change pas de vie.

On peut écrire qu'on change.

On peut noter *j'ai changé*, mais ça ne change rien.

Peindre n'est autre chose que de
renoncer à tout ce que l'on ne peut
peindre

Enrique Vila-Matas

J'ai passé le plus clair de ma journée à attendre une heure qui soit acceptable pour me recoucher. Toute la journée, j'ai eu l'impression que le pire allait arriver.

Quand je suis revenue du bar ce matin, Arianne était là. Elle regardait la télé. Quatre ou cinq heures du matin, je ne sais pas. La vaisselle était faite, les planchers étaient propres, aucun cendrier plein en vue.

Ça sentait le Hertel et l'intervention.

Arianne s'est avancée vers moi. Elle traînait ses pieds par terre comme pour insister sur la propreté, sur le plancher exempt de miettes, de spots, de débris, de déchets.

Assis-toi donc.

Ses yeux étaient revirés par en arrière, comme un monstre pour faire peur. Je ne pense pas lui avoir dit. Je ne pense pas parce qu'elle s'est approchée et m'a prise dans ses bras très doucement, comme si j'étais blessée.

Elle a dit *tu vas laisser ça aller combien de temps?* Je ne voyais pas en quoi l'état de mon appartement la regardait. Elle a attendu. J'ai eu le temps d'avoir envie de manger de la pizza, d'aller m'acheter des cigarettes au dep' 24 h, de m'écraser dans le salon et le temps de m'endormir un peu.

J'allais le faire. C'est vrai, j'allais m'y mettre demain aujourd'hui même, sans blague.

Elle a dit : *je ne pense pas que c'est une bonne idée.* Je me suis demandé en quoi remettre le ménage au lendemain était une si mauvaise idée et pourquoi je ne pouvais pas le faire quand je le veux et, encore, en quoi c'était de ses affaires.

Te morfondre, ici.

Quand je pense à quelqu'un qui se *morfond*, ce n'est pas moi que je vois. Pas une fille de 25 ans dans son appart un peu crasse OK, mais correct pareil, qui prend son temps le matin et qui sort le soir et qui travaille et qui paie ses taxes. Une personne qui se *morfond* n'est pas un contribuable.

Je lui ai dit que j'écrivais, que de loin, ça pouvait avoir l'air d'être du *morfondissement*, mais que c'était bien différent, parce qu'écrire c'est *hurler sans bruit* et comme ça ne fait pas de bruit, c'est normal qu'elle trouve que ça a l'air un peu trop calme *comme* si je me morfondais. Je ne sais pas combien de temps je lui ai expliqué la différence entre écrire et se morfondre, mais une chose est sûre, j'ai omis le fait que je n'écris pas.

T'écris quoi, Nelligan? J'ai ressenti une pointe d'ironie que je ne me suis pas manqué d'imiter. *L'histoire d'une fille qui laisse son chum et abandonne sa maîtrise pis qui se morfond pas.* Elle a dit : *original.*

Je sais que ce qu'elle voulait dire c'est *faudrait quand même que t'aïlles au bar autrement que pour te saouler* et je ne lui ai pas répondu à *quoi bon avoir un bar s'il faut travailler dedans?*

Le cœur m'a levé et elle m'a demandé si ça allait.

En fait ce n'était pas le cœur, c'était tout le reste.

Elle m'a demandé si c'était à cause de Cédric et j'ai dit *ben voyons.*

Elle ne comprenait pas et ça tombait bien parce que moi non plus. *Je le sais pas, Arianne. Ça marche juste pas.*

Je n'ai pas dit *Philippe me manque et j'ai envie de faire l'amour à Jacob et ça fait mal de ne plus rien avoir en dedans et devant et je ne sais pas comment être seule.*

*

Peut-être que les phrases que nous ne comprenons pas peuvent nous aider beaucoup plus que celles que nous comprenons parfaitement (Vila-Matas, 2010 : 25) et j'ai encore envie de te croire, des fois, Enrique.

*

Quand j'étais adolescente, j'ai donné mon manuscrit à ma mère, elle a dit *c'est bien écrit, mais ce n'est pas intéressant*. Je n'ai jamais vraiment écrit quoi que ce soit d'autre et je pense, tout compte fait, que j'aurais dû abandonner là. J'aurais sauvé du temps, je serais peut-être quelque chose aujourd'hui. Si je n'avais pas eu comme lubie de devenir écrivaine, j'aurais fait des choix différents.

*

Ce n'est pas que j'aie honte d'avoir encore couché avec Jacob, particulièrement, ni d'avoir fait l'amour en général, ce n'est pas que j'aie eu honte de ramasser mes bobettes à terre en silence à midi avec un mal de tête foudroyant, pas que je me sois rabattue sur lui parce que je n'arrive pas à aller vers personne d'autre, non, ce n'est pas que je me sois placée dans une drôle de position face à mon équipe de travail et à Jo-

Annie même si elle dit *Pour vrai, je m'en fous ben raide que tu couches avec Jacob*, ce n'est pas qu'il soit plus jeune ou qu'il n'ait jamais lu Duras ou Vila-Matas ou *L'Hiver de force*, que ce soit ma première aventure à vie n'a rien à y voir, ce n'est pas que je me sente mal à l'aise d'être nue devant quelqu'un, ce n'est pas que je ne l'aime pas, ce n'est pas le fait qu'il ne m'aime pas non plus, ce n'est pas que depuis qu'on a couché ensemble tout est différent, ce n'est pas qu'on se texte des niaiseries pour rien souvent à longueur de journée, ce n'est pas les gros yeux d'Ariane, ou bien Cédric qui pourrait l'apprendre, ce n'est pas ça ou quoi que ce soit.

*

Tout existe. La voix de Philippe, la traque de Vila-Matas, la beauté des murs corail de ma chambre. Je n'ai pas besoin de Cédric pour me rappeler la couleur de ses yeux ou l'odeur de sa tête. J'ai beau nier mon désir, il reste dans mon lit et entre nous persiste la honte. La maison de ma mère pourrait bien brûler qu'elle n'en aurait pas plus de portes et la chambre de Marie et Yuri restera la leur même lorsqu'ils auront fini de tout décrocher.

Ce n'est pas la nostalgie, c'est l'empreinte de tout ce qui a été. Je ne pourrais plus jamais vivre dans un monde où je n'ai pas de bar où je ne suis pas partie un matin pour quitter un homme à qui j'ai fait l'amour avant. C'est trop tard pour ne plus exister. Mon roman a beau être écrasé dans la corbeille de mon Mac, il reste *ici* avec tout ce que j'ai déjà écrit et tout ce que j'ai effacé et tout ce que je n'ai pas écrit *encore* ou que je n'écrirai jamais.

Je voudrais désapprendre, désentir, désécrire, que chaque mot que je tape efface un mot tapé, l'efface pour toujours, en efface le souvenir du mot et la sensation liée, le

signifiant et le signifié et pourquoi pas l'arbitraire du signe au grand complet et Genette en même temps. La littérature comme un trou de mémoire, comme un mot sur le bout de la langue. Comme le souvenir d'une impression perdue pour toujours.

Peut-être est-ce la grande découverte du XXI^e siècle? La littérature s'efface sans disparaître et la volonté de la faire disparaître est ce qui la maintient en vie. Si j'avais la force d'effacer ce passage et qu'il *disparaissait* vraiment, je crois que Blanchot m'attendrait au ciel pour m'embrasser, mais je ne peux pas me résoudre à effacer la seule phrase intelligente que j'aie pu dire ou écrire depuis longtemps. Il y a des limites au masochisme et je ne sacrifierai pas mon talent sur l'autel de la littérature, quand bien même ça m'assurerait une place auprès de Blanchot pour l'éternité.

*

Mon roman sera grandiose, je le sens aux fourmis dans mes jambes. Faut-tu être comme pareil?

J'ai officiellement abandonné la littérature quand je me suis rendu compte que j'étais complètement débile.

*

Ma mère répète souvent qu'elle a une très bonne oreille. Je ne sais pas pourquoi ça m'agace autant. Pas moyen d'avoir une guitare près d'elle sans qu'elle mentionne

que cette dernière est *légèrement* désaccordée et qu'elle le sait, parce qu'elle a une très bonne oreille. Pas besoin d'accordeur, j'ai une *très* bonne oreille.

Ça m'énerve sans bon sens.

Je possède une salle de spectacle et je ne suis pas musicienne.

J'ai fait la moitié d'une maîtrise en création littéraire et je n'écris pas.

C'est presque ironique quand on y pense.

Je suis le contraire d'à la bonne place.

Je suis une imposture.

Je suis une imposteure.

*

J'ai dormi chez Jordan. Je ne me rappelle pas pourquoi j'étais dans son lit, chez ses parents. Je n'arrêtais pas de le repousser sans vraiment en avoir envie. Je ne sais pas si c'était lui ou si c'était moi qui étais en couple cette fois-là.

*

Jacob est venu chez moi l'autre soir tellement tard après être passé chez elle et elle lui a dit de partir parce qu'il couchait avec moi maintenant. Après il est venu à la

maison, complètement saoul et incompréhensible et il disait *je. coucher. avec toi. seulement. juste juste juste*. C'est assez pathétique compte tenu du message texte reçu avant son arrivée qui disait *j'ai essayé et pis je peux tu venir?* et puis le suivant *de coucher avec Jo-Annie, je parle*. Je n'ai même pas dit oui et il était déjà dans ma chambre. *T'as juste à coucher avec pis à me laisser tranquille*. Un moment donné, j'en ai assez de devoir subir le fait qu'elle a couché avec avant. Je n'ai pas couché avec une guidoune comme Jacob pour avoir des comptes à rendre. J'ai couché avec lui parce qu'il était là, parce que c'est mon ami, parce qu'il est gentil et parce que c'était simple. J'avoue que je me suis trompée et que finalement, c'est compliqué pas mal pour une baise ordinaire.

Il a quand même dormi chez nous parce que je n'avais pas la force de le renvoyer et que je ne pense pas qu'il aurait retrouvé sa maison. Quand je me suis levée, il était déjà parti et j'étais sincèrement soulagée.

*

Parce que ça ne sert à rien la littérature, ça sert juste à raconter pourquoi et comment on l'abandonne et ça reste toujours un peu plus loin, on dit *regarde, elle était là* et elle n'est plus là et même si on s'avance, elle recule et c'est un mirage parce que personne ne sait vraiment ce que *c'est*, la littérature, et que tout le monde s'en sacre ben raide, tout ça ne sert à rien. *Tout est littérature* que Duras a dit, et ce que je suis et ce que je pense et ce que j'écris et tout le reste itou, *tou-te*, et ce n'est pas une excuse pour écrivain-qui-n'écrit-pas, non, c'est bien plus exigeant que ça, c'est l'exigence que tout *soit* la littérature et ça, je vois bien comment Duras le fait, elle, et je ne vois pas comment je pourrais le faire, moi.

Je ne peux pas croire qu'Enrique me vole même les conseils de Duras dans *Paris ne finit jamais*, quel égoïste séraphin, pas assez de me voler mes idées mes projets, il est allé chez Duras, chez elle oui vraiment, pour lui quémander les conseils dont j'aurais eu besoin parce que je n'ai rien écrit moi, je n'ai rien publié, rien fait de valable moi, et que lui, à soixante-dix ans, il peut très bien s'en passer. Je ne peux pas croire que Duras lui a donné treize conseils : 1. *Problèmes de structures*. 2. *Unité et harmonie*. 3. *Thème et histoire*. 4. *Le facteur temps*. 5. *Effets textuels*. 6. *Vraisemblance*. 7. *Techniques narratives*. 8. *Personnages*. 9. *Dialogue*. 10. *Cadres*. 11. *Style*. 12. *Expérience*. 13. *Registre linguistique*, et qu'il passe un roman complet à se demander ce que ces conseils peuvent bien dire. Ce n'est pas que je sache exactement de quoi il en retourne, mais je voudrais que quelque chose m'appartienne, à moi aussi.

*

Il me regardait entre chacune de ses conquêtes, comme pour voir. Je ne sais pas. J'avais envie de lui dire de s'en aller avec une telle, avec Jo-Annie, avec n'importe qui. Lui dire de me crisser patience.

Et puis, j'ai bu jusqu'à ne plus me rappeler comment j'ai ôté mes vêtements ou comment je me suis endormie avec les deux oreillers. Quand je me suis réveillée, il était dos à moi. On pouvait voir sur sa peau beige les cicatrices de l'adolescence.

Philippe avait les mêmes marques. Pas tout à fait, mais semblables quand même. Je ne sais pas pourquoi je pense tout le temps à lui. Je ne sais pas pourquoi je n'arrive pas à passer une journée entière sans penser encore à lui. Quand je l'ai vu au bar la semaine dernière, je n'ai pu m'empêcher de lui garrocher au visage tout ce que je

rumine depuis des mois même des années, parce que durant Cédric, et même avant, depuis que je suis partie, je n'arrête jamais d'y penser.

Je me dis *ça y est, c'est terminé j'ai aimé une personne et je suis partie et maintenant, ça n'arrivera plus jamais, plus jamais comme ça plus jamais pour vrai* et je me hais parce que c'est tellement naïf et ridicule et égocentrique *j'ai rencontré l'amour et je suis en peine parce que je ne le retrouverai pas*. J'ai beau répéter *tais-toi arrête*, ça n'arrête pas, je résonne de l'écho que je n'ai jamais choisi et que je ne pensais jamais dire penser entendre.

Philippe était un monstre et je l'aimais quand même.

Ça s'est terminé un soir, il était déjà tard il faisait déjà noir. J'avais téléphoné *il faut que je te parle*, il avait refusé d'attendre que je vienne, il avait dit *tu veux me quitter*. Tout de suite, bang. Ce n'était pas une question, pas une affirmation non plus, comme une prière. Je ne sais pas pourquoi je dis une prière. Il était soulagé, lui aussi, je pense. On était resté silencieux longtemps et puis un bruit sec sur la ligne, ou peut-être à l'intérieur de moi.

J'avais raccroché sans dire au revoir.

J'ai embrassé Jacob sur ses cicatrices et il ne s'est pas réveillé.

Je dirai au revoir une fois seulement que je le saurai parti.

*

Les planchers seront revernissés demain. Marie-Josée et Yuri en profiteront pour partir. Tant qu'à bouger les meubles.

Ça commence à faire longtemps que j'attends leur départ. On dirait que le mal, je l'ai déjà eu. Quand je suis entrée dans leur chambre et qu'elle était déjà vide, j'ai presque été soulagée. Pas qu'ils partent, non, j'aurais aimé mieux qu'ils restent, mais soulagée d'être enfin seule. Plus personne pour avertir Arianne que le désordre est en train de m'engloutir.

Juste plus personne. Pantoute.

Évidemment que j'aurais voulu qu'ils ne *veillent* jamais partir et c'est clair que j'ai échoué à les garder oui, mais l'impression d'échouer, ça dure tellement longtemps, on dirait que je m'y suis faite. Dans leur chambre, il ne reste qu'un cadre de Jimmy Hendrix déposé par terre, appuyé sur le mur. Jimmy la face cachée, mais le verso du cadre bien en vue, où c'est écrit « Rocking Dancefloor » à la gouache.

On dansait durant des heures dans notre salon à Montréal. On se disait qu'il n'y avait rien comme un panneau pour annoncer que c'était le temps de danser. On le sortait à tous les partys, dans quelques soirées moins animées, jusqu'aux petits mardis même. Jimmy et sa piste de danse n'étaient jamais loin.

Sauf qu'ici, posé sur le plancher, dans cette chambre vide, sa présence est devenue peu amicale. À moins qu'un dancefloor un peu sale sans personne pour danser, ça soit ça, le rock.

Ou une ironie particulièrement mesquine.

*

Je me donne parce que je suis incapable de me garder et pas assez forte pour me retenir.

*

Il arrive que j'écrive *je ne me sens pas très bien*. C'est plus rare que je prenne le temps de m'asseoir, d'ouvrir l'ordinateur et de taper *je vais très bien, une forme formidable* parce que lorsqu'on va bien, on marche dehors, on va au bar, on travaille, on parle avec sa mère au téléphone, on écoute des films sur Netflix ou de la musique dans sa chambre. Quand je vais bien, je prends des bains très chauds et je lis des romans dedans. J'ai des livres de bain. Ils ont les pages déformées par la chaleur et la buée, on les reconnaît tout de suite.

Je n'écris pas dans le bain. Je lis ou je mets ma tête sous l'eau et je bouge mes cheveux. C'est terriblement doux des cheveux sous l'eau. Alors je suis une sirène, une belle grande femme poisson avec une chevelure immense même si mes cheveux à moi n'ont que deux pouces de long on les sent quand même bouger à partir du crâne et entre les doigts.

Alors je lis et je croise mes jambes de sirène.

*

Il y a un chien qui n'arrête jamais de japper à côté. Il jappe et jappe et jappe encore et tous les voisins ont beau crier *ferme-la chut chut ta gueule maudit chien* con il

n'arrête jamais et on ne sait pas il est à qui. Parce que la voix, celle qui réussirait à le calmer, la voix de *viens ici mon chien bon chien oui bon chien* elle ne vient jamais.

Vous comprenez, comment résister à ça, à quelqu'un d'une telle enfance qui veut tout ensemble, tout à la fois. Déchirer les livres, les brûler. Et avoir peur pour eux de leur disparition

Marguerite Duras

T'es juste un grand con, Jacob.

Con.

Con.

Con.

Au moins, c'est dit.

*

Quand on est déménagés mon frère, ma mère et moi, dans notre maison sans portes, on a tout arraché. Il y avait la maison avant, qui sentait le vieux tapis et la poussière, et celle d'après qui était tout en bois, toute belle, toute neuve.

Si ça sentait la peinture fraîche, il est toujours resté un peu de l'odeur d'avant. Ça fait treize ans qu'on habite ici et l'odeur reste aussi particulière. Une odeur persistante.

Ma nouvelle maison n'en est pas une, son odeur n'est pas remarquable et je ne crois pas qu'elle le sera un jour.

*

Ça me tente pas pis ça me tentera jamais.

Jordan ne me croit pas, mais qu'il va me laisser tranquille.

Il se retourne et se referme.

Je ne savais pas à ce moment-là que c'était la dernière fois qu'il me l'offrait.

*

On est assis dans la loge du bar, je ne me rappelle plus quand. On parle et il est peut-être minuit. Jacob est face à moi sur le divan et il me raconte des histoires de filles de Jo-Annie de fleurs de framboises. On est tous les deux tout seul à se parler depuis presque six heures. Je sors encore avec Cédric et je me dis *si Jacob m'embrassait maintenant, je ne pense pas que je le repousserais.*

*

Ils ont tout raccroché comme si je n'allais me rendre compte de rien. Ils ont remis Jimmy au mur, son secret caché derrière. J'ai ouvert leur garde-robe et tout était placé, et pas dans des bacs non, installé comme s'ils allaient rester, comme ce serait normalement.

*

Quand je suis revenue de chez Jacob le premier matin, je n'arrêtais pas de me répéter *je viens de baiser sans amour pour la première fois*, en marchant, habillée

comme la veille, mais sans sous-vêtement en dessous de mon linge. Ça me faisait quelque chose que je n'arrive toujours pas à m'expliquer.

Comme une colère.

J'avançais vers le bar. Je marchais lentement. Quand je suis entrée, il faisait frais et silence. Je me suis assise au comptoir et j'ai appuyé ma tête sur mes mains qui tremblaient. J'avais envie de briser quelque chose.

Quand la porte s'est ouverte, je n'ai même pas fait le saut. Jean-Pierre est entré, j'avais oublié de verrouiller derrière moi. Il s'est avancé jusqu'à son spot habituel près de la fenêtre. J'ai pensé quitter. Prendre mes affaires et partir.

J'ai pensé le frapper. Prendre une bouteille et l'assommer.

Je suis descendue de mon banc, j'ai rempli une pinte de rousse et je lui ai servie. Quand j'ai pris son argent, j'ai compris que ça ne changeait rien.

*

Je sens ses mains beiges sur mes hanches et j'entends les coups de son souffle. Lui aussi semble à bout de patience. Comme si je n'avais pas de corps, je ne ressens rien.

Je suis peut-être juste saoule.

*

J'aurais pu fuir.

Ne pas vider la corbeille. > *Voulez-vous vraiment ne pas effacer définitivement les éléments de la corbeille? (Impossible d'annuler cette opération.)* > Ne pas vider la corbeille. > Silence.

Essayer de faire de ce que j'avais écrit quelque chose, quelque chose de beau de faux, oui, quelque chose quand même, quelque chose qui aurait raconté mot à mot ce que je *voulais* raconter, quelques jours dans la vie d'une femme, d'une fille, on vient qu'on ne sait plus. Raconter l'apparition de ces hommes dans ma vie. Philippe Cédric Jordan Jacob. La peine le vide le désir et l'incompréhension. Sauf qu'il n'y avait rien à faire avec ce livre. J'ai eu beau essayer, tout faire, le malmener, le retourner, l'écrire et le réécrire, il m'aura fallu le désécrire pour qu'enfin il existe, du moins ici. Tout détruire et chacun d'entre eux pour pouvoir me tenir debout sur les pages de leur visage et errer dans le cimetière d'écrire et d'aimer.

*

J'ai fait un délit de fuite, mais toutes les circonstances étaient là pour m'en sauver parce que c'était la voiture de Jacob que je m'étais déguisée et que je me trouvais à Donnacona. Quand j'ai pu déloger ma portière de celle de la voiture voisine, je me suis dit qu'il fallait fêter ça. Au lieu d'aller prendre la 40, j'ai tourné à gauche et à gauche encore. Quand j'ai passé devant les bureaux de la SAAQ, j'ai pogné la chienne un peu et j'ai tourné à droite très vite et là, derrière, juste à côté de la Société de l'assurance automobile et juste devant mes yeux se trouvait une librairie, une librairie avec une vitrine remplie de livres de Vila-Matas.

Les grands esprits se rencontrent, je me suis dit.

Je suis entrée, la libraire est venue vers moi. *Vous cherchez quelque chose? Je veux tous les livres en vitrine. Tous? Tous.*

Elle a répondu *OK* comme on répondrait à une misérable petite vieille en jaquette dans la rue en janvier *d'aaaaaaaaaaccord madame, on va le retrouver votre chaton.* J'ai fait celle que le mépris n'atteint pas. La libraire est revenue avec une boîte *ça sera tout? Non, je vais prendre ça aussi.* J'ai pointé au hasard sur le présentoir principal, mais comme le hasard n'existe pas, j'ai pointé *Imposture.* Le dernier des Vila-Matas de Donnacona.

*

Ma mère est partie pour la semaine chez sa sœur et elle ne fait jamais ça. Toute mon adolescence j'attendais qu'elle parte et elle ne partait jamais. Elle restait là, dans le salon dans la chambre dehors dans le garage dans la cuisine, toujours là à pouvoir nous regarder à travers les arches sans porte.

J'y suis allée chez elle, avec Jacob. Sans réfléchir j'ai dit *veux-tu venir dormir chez ma mère* et il a accepté. On est passé chez lui avant prendre ses affaires et on a roulé jusqu'à St-Bernard pendant qu'il n'arrêtait pas de parler et que je regardais la nuit dehors toute noire défiler par la fenêtre.

Je sais que c'est déjà terminé parce que je ne sais même pas d'où ça commence.

Je ne l'ai pas dit.

Je l'ai laissé déposer ses affaires dans la maison de ma mère.

Et puis je l'ai laissé m'embrasser.

*

Pas de lettre de note sur la table, de convocation à une annonce officielle. Encore rien. Ils tiennent ça secret jusqu'au jour où j'arriverai et que tout sera vidé. Je ne sais pas si Marie-Josée et Yuri me laisseront une courte missive sur mon matelas.

J'en viens presque à me demander s'ils finiront par partir un jour.

Je me méfie de moi-même.

*

On se réveille le matin, on rit un peu, on rit mal. Des fois, il me prend dans ses bras et c'est doux. Je ne pensais pas qu'on faisait ça quand on couchait avec quelqu'un, être doux rester rire. Je pensais que la principale activité, c'était le sexe.

T'es drôle toi, on avait plus d'activités que ça avant. Il a raison, je le sais. Mais pas des activités comme rester dans le lit et parler.

Je me sens conne d'avoir envie de parler, de tout le reste Philippe mon livre Alex Jordan, je lui dis *on se reprendra.*

Il prend ma tête dans sa main, il rit, il se lève et il part.

*

Si je n'avais pas tout effacé si je ne détestais pas autant Enrique si Jacob me répondait si j'étais belle comme Scarlett Johansson si j'étais intelligente comme Nathalie Sarraute si j'étais scintillante comme Nelly Arcan si j'étais drôle comme Réjean Ducharme si j'avais lu autre chose que des classiques si j'osais mettre une jupe sans collant si j'arrivais à l'heure si jamais de la vie, je n'avais manqué un rendez-vous.

Si j'avais des longues jambes, si je faisais des enfants comme rien, si tous mes cheveux étaient blonds, est-ce que ça me donnerait de la chance? (Boucher, 2008 : 36-38) Qu'est-ce que ça donne? Sans être cynique, sans dire que rien ne donne rien, qu'est-ce que ça donne? Pas la chance l'amour l'argent, pas le talent, pas rien rien et ça donne tout ça en même temps. Ça donne que les autres te regardent qu'ils pensent à toi pour une job pour une baise pour une amie.

L'ostie de sentiment de ne pas être assez.

Insuffisante. L'expérience d'être soi, comme insuffisante.

N'avoir pas de diplôme d'argent de chum, avoir des amis de la famille un bar et tout mettre ça sur une balance et quand même, avoir l'impression que ce n'est pas assez et bien trop en même temps.

Je ne connais pas les règles et je sais qu'elles sont truquées.

*

Ils ont signé un bail pour l'an prochain.

Ici.

Ils ont dit *ça va être le fun, on devrait repeindre les murs quand ils vont refaire les planchers.*

*

J'en ai assez d'attendre et qu'on attende de moi. Je souhaiterais qu'on me plaigne, que tout le monde s'en aille recule, ait honte de moi, que tout le monde se dise *pauvre pauvre petite toute petite conne.*

Je voudrais que l'on cesse et je voudrais cesser de faire ce qu'il faut, d'attendre le bon moment de hocher la tête *oui oui sans problème oui* de respecter mes échéances même quand je suis en miettes, d'attendre qu'il m'appelle d'espérer qu'il me trouve belle comme les autres et plus que les autres.

Ça fait une semaine que Jacob ne me répond plus.

*

Je ne m'explique pas pourquoi j'aurais voulu que tu restes.

Je t'ai regardé et je me le suis demandé. Je n'ai pas su, même si j'aurais voulu comprendre, je ne sais pas.

Depuis le début de tout ça, je n'arrive pas à te savoir.

Je te regarderai partir comme j'aurai regardé partir le reste.

Je renoncerai à toi à la maison à tout ce qu'on m'aura promis et on m'aura promis beaucoup. La liste est longue et j'ai assez souffert.

Je te regarderai partir comme tout le reste.

Je te regarderai partir en marchant vers toi.

en signe de l'échec et de l'abandon

Les ponts rompus/ Chemins coupés/
Le commencement de toutes
présences/ Le premier pas de toute
compagnie/ Gît cassé dans ma main.

Hector de Saint-Denys Garneau

J'ai tout effacé en croyant avoir tout écrit et puis j'ai réécrit et tout réeffacé et songe à recommencer encore. On répète la même chose et ce qu'on fait, ce qu'on fait vraiment, le seul geste que j'ai fait *absolument*, c'est repasser sur les marques de mon crayon, à l'endroit exact où c'était effacé.

But I sing to you chante Mount Eerie.

J'aurais écrit, mais il n'y aurait eu personne.

And I looked around the room and asked « Are you here? »

Quand j'avais cinq ans, je me faisais croire, le soir dans mon lit, que ma mère était morte et je me mettais à pleurer. Au début, doucement, et après je pleurais assez fort pour qu'elle vienne, pour que ma mère entende ma peine et vienne me prouver que cette peine n'était pas réelle. Elle arrivait dans ma chambre, s'assoyait sur mon lit et elle posait sa main sur moi et je m'agrippais à son cou. Je pleurais tellement que je me rappelle des larmes dans mon cou qui roulaient dans mon pyjama et sur ses joues à elle. Elle disait *chut chut chut ma douce je suis là chut chut*.

Elle ne disait pas *voyons* ou *pourquoi*, elle ne disait pas *arrête*. Elle disait *chut* et elle me berçait jusqu'à ce que je me calme. Elle était là et bien vivante et chaude et tendre et elle ne savait pas que je savais déjà tout ça, mais que j'avais simplement besoin d'elle. Elle chassait mes histoires de peur et d'abandon. Elle tassait tout ce qui devait être tassé. Elle m'abréillait soigneusement et attendait que je m'endorme en me flattant les flancs et le cou.

And you weren't, and you are not here, but I sing to you though.

*

Jacob m'attendait devant le bar.

Il n'entrait pas et je voulais fuir, mais j'ai avancé vers lui quand même. Je n'avais pas froid, couverte de la certitude de savoir la fin proche. Il tenait un petit sac dans ses mains. Un petit sac de rien du tout du tout qu'on aurait dit qu'il était vide presque et ses yeux étaient comme rivés au petit sac.

J'ai dit *allô* et il a répondu *allô* au sac.

Il a tendu le petit sac vers moi. J'ai reconnu à travers lui un de mes bas et une brosse à dents quelques petits riens de rien du tout qui traînaient chez lui et qui m'appartiennent.

Il a secoué le petit sac, presque imperceptiblement, et il regardait ailleurs.

Il a dit *tiens, en signe de l'échec et de l'abandon*.

Tu m'auras tout rendu et j'aurais plutôt voulu que tu m'aies tout offert.

On est resté quelques minutes là pour savourer la fin qui s'étirait depuis le début.

L'IMPOSSIBLE POSTURE

Je sens que je trouverai dans la lucidité de mon âme la force des mots, non pour réaliser l'œuvre que jamais je ne pourrai faire aboutir, mais au moins pour dire simplement les raisons qui m'ont empêché de la réaliser.

Fernando Pessoa

La fin a commencé.

Marguerite Duras

Est-ce qu'il neige dehors, ou les fenêtres sont juste sales?

Et est-ce que c'est important?

À partir d'un moment, chaque chose possède sa propre importance et c'est celle qu'on lui donne. Et à un autre moment, tout perd aussi de son importance et c'est parce qu'on va tous mourir séchés dans le caniveau avec des factures.

Je crois qu'il neige parce que j'essaie de voir tout à la fois la neige et la saleté, la fenêtre et au travers.

La fenêtre est sale *et* il neige.

« Tout est vérité et tout est mensonge et cela dépend d'où on se tient : à l'intérieur (à l'abri) ou dehors (perdu). » (Pynchon, 2000 : 148)

Ça rappelle les livres pour enfants¹, ceux que l'on tenait très près de son nez et que l'on éloignait tranquillement, très tranquillement, jusqu'à ce qu'une image en trois dimensions apparaisse au travers de l'amalgame de taches de couleur sur la page.

Être des deux côtés en même temps, c'est réussir, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, à percevoir à la fois l'image en trois dimensions et la page initiale où il n'y avait apparemment rien.

J'essaie de voir une chose et au travers d'elle.

¹ Référence à une série de livres publiée dans les années 1990 par *Magic Eye*. Ces livres comportaient des autostéréogrammes, soit une image en deux dimensions donnant l'impression visuelle d'une image en trois dimensions.

*

J'ai souvent le fantasme de la terre brûlée : l'idée d'une récolte abondante qui suivrait la destruction totale de ce qui est et, par la catastrophe, de tout ce qui a été. L'image de cette récolte est double dans ma tête parce que la récolte rêvée, dans mon fantasme, est à la fois le néant, donc une absence de récolte qui serait salvatrice, ou une récolte digne de la corne d'abondance, tout aussi salvatrice pour les raisons qu'on connaît.

Je fantasme à l'idée de tout effacer, de ne plus jamais écrire. D'arrêter d'écrire avant même d'avoir commencé. Que la catastrophe, le feu de forêt, que tout autour soit tellement brûlé qu'il ne reste absolument rien de l'avant, même pas le souvenir d'un champ verdoyant. Qu'on se dise, devant la cendre soulevée par le vent et l'odeur du brûlé, qu'on se dise : cela a toujours été comme ça.

Et puis non, je préférerais ne pas.

Depuis longtemps, je me demande comment écrire quand on rêve de ne pas le faire. Écrire quand on ne le fait pas. Écrire quand on écrit, écrire aussi quand on n'écrit pas et surtout surtout, comment ne pas écrire quand on écrit.

Comment ne pas écrire peut être un moteur, l'unique moteur même parfois, d'une écriture pourtant?

Comment arriver là où le paradoxe n'est plus qu'un prétexte pour créer, mais la création même?

Comment une chose peut-elle trouver son essence dans la disparition la résistance l'effacement de cette même chose?

Je ne sais pas.

Et si je me fie à Enrique Vila-Matas, mon acolyte à travers toutes ces questions sans réponses, je ne le saurai *surement* jamais, parce qu'on ne sait qu'une chose, c'est que tout change et que nous ferions bien de ne jamais perdre de vue l'instabilité naturelle de nos coutumes et de nos opinions (Vila-Matas, 2010 : 20).

Parfois je me dis que, comme mentor, j'aurais pu trouver plus simple.

*

Je suis encore assise devant la fenêtre de ma chambre et je me demande pourquoi je m'exige de me tenir ici, d'écrire ici. Pourquoi exiger de quiconque qu'il se demande quel est le rapport entre la neige et la saleté? En quoi la réitération du questionnement sur le rapport antagonique entre la blancheur immaculée de la neige et la souillure noircie de la saleté apporterait-elle quelque chose au monde, à soi ou à quiconque?

Parfois j'ai l'impression que ces questions sont la chose la plus importante du monde et tout d'un coup, mon regard se déplace, devient critique et cynique et je me dis : c'est vraiment *ça* qu'on appelle de l'enculage de mouches.

De grands mots trop longs qui ne permettent jamais de *dire* et des questions inutiles qui restent sans réponse puisque, de toute façon, ça revient toujours au même : pourquoi on écrit et comment on n'écrit pas?

Et vice versa.

*

J'écris un journal.

C'est ici que je prends des notes quotidiennes, parfois même biquotidiennes parfois beaucoup moins souvent.

J'écris un journal parce que je ne sais pas quoi faire d'autre.

J'écris un journal parce que je ne sais pas : ma fenêtre l'écriture ce journal voire tout le reste, je ne sais pas.

J'écris un journal pour poser des questions, pas pour avoir des réponses. Quiconque se fierait à ces pages pour avoir un chemin clair sera amèrement déçu.

En fait, j'écris principalement pour tenter de transgresser les attentes de ceux qui y chercheraient des réponses.

Mais personne n'est dupe, ceci est une transgression de pacotille.

*

Je l'ai déjà dit, ma fenêtre est impossible.

Il est impossible de choisir ce qu'elle montre *assurément* et pourtant, ma fenêtre *est*.

Ma fenêtre l'écriture le monde moi-même et tous les autres : impossible d'être *une* chose ou *un* tout compréhensible.

*

L'autre soir, je revenais de l'université, il faisait déjà noir, il était peut-être dix-huit heures. Je voyais les gens dans les maisons, les lumières allumées et les rideaux ouverts. Leur fenêtre laissait passer la lumière et je les enviais. Je regardais leur visage heureux. Je sais bien qu'il ne s'agissait que de l'*un* de leurs visages. Un visage de mardi soir de décembre de presque Noël et de souper dans le four.

J'avançais, certaine de me trouver de l'autre côté d'une barrière infranchissable. La fenêtre et leur masque.

Quand je suis arrivée à la maison, Jacob n'était pas rentré. Alors je me suis assise à la table de la cuisine avec des écouteurs sans musique et j'ai écrit comme je ne l'avais pas fait depuis longtemps.

J'ai écrit :

Et ainsi on se retrouve antihéros de sa propre existence, incapable d'y placer le pied, d'y adhérer puisque ce n'est pas de cette existence-là que l'on veut, que ce n'est pas ce qui nous guide.

La difficulté que j'ai à prendre le « je ». Pourquoi parler au « on » calvaire, je suis dans ma cuisine. Je suis ici à écrire que je n'arrive pas à y être et à y écrire.

En marchant tout à l'heure, j'ai eu le sentiment d'atteindre ce que je cherchais : la tension constante entre ce que je désire réellement et ce que je me refuse.

Ça vaut pour tout.

Ça vaut surtout pour l'écriture.

*

Quand j'écris, je marmonne en même temps et je ne sais pas pourquoi. Ce n'est pas un hommage à Flaubert, je ne crie pas mes textes pour en reconnaître le potentiel. Je parle à voix basse pas tout à fait assez fort pour qu'on pense que je me parle à moi-même, ni assez bas pour qu'on ne me remarque pas.

Je ne sais pas pourquoi je le fais.

Peut-être est-ce que je cherche une adresse, quelqu'un à qui *rendre*.

*

Sur ma table est posée la bibliographie quasi complète d'Enrique Vila-Matas que je feuillette presque tous les jours. Je suis tombée par hasard sur cet écrivain durant une conférence sur la littérature et depuis ce jour, j'en suis obsédée.

Citations erronées qui cherchent pourtant l'authenticité d'une parole originale et personnelle (Vila-Matas et Gabastou, 2010 : 130), mise en scène toujours ambiguë de soi, dispersion de sa figure à travers toutes les instances du livre (auteur, narrateur, personnage, lecteur, critique, etc.) (Garcia, 2011), hybridation des genres entre récit et essai et autres formes encore (Vila-Matas et Gabastou, 2010 : 129)... Vila-Matas

aborde tous les sujets qui me taraudent et soulève toutes les questions qui m'inquiètent, mais à cause de son caractère fuyant et dispersé, il m'est impossible de le circonscrire.

Alors j'essaie de voir à *travers* son jeu et je le tiens en filature et le catalan peut bien se sauver au Chili² ou rester à Barcelone, ses traces restent claires et fraîches. Il marche droit sur le sentier du littéraire, tourne à gauche sur le refus et avance tout droit vers l'impossible.

Et même s'il avance masqué (Vila-Matas, 2009 : 238), il ne disparaît jamais *vraiment*.

*

Le sentiment d'être *trop* ou pas *assez*, et la déception de voir que finalement, ça ne change rien.

Et alors viennent des phrases comme des réconforts : « l'art doit en finir avec les formes totales et closes qui naissent d'une totalité d'être en soi achevé, avec tout univers de formes en soi immanentes et parfaites. » (Lukács, [1920] 1989 : 12)

Dans *La Théorie du roman*, Lukács parle d'un monde disloqué qui ne peut être représenté comme unifié. Il appelle, alors si jeune et il y a si longtemps que je ne peux m'empêcher de le jalouser, à un refus de la forme romanesque comme représentation du monde (12) et suggère qu'une œuvre qui mettrait en scène l'échec de son projet serait peut-être la seule qui pourrait s'accomplir (55).

² Référence à la fuite du narrateur au Chili dans *Le mal de Montano* (Vila-Matas, 2003).

Le monde est inhabitable : il est fait pour que l'on s'y sente inconfortable.

La vieille édition toute bariolée de la bibliothèque de l'UQAM que je tenais entre mes mains est tombée, tombée en moi comme l'écho d'un discours que je savais déjà mien, un savoir d'avant le savoir, si ça ne sonne pas trop quétaine, pas trop ésotérique, comme une certitude instinctive.

Effectivement que le monde est inhabitable, évidemment que la littérature ne peut faire comme si ce n'était pas le cas, mais ça n'empêche pas que nous possédons l'arme de la création, celle de l'écriture, d'une certaine écriture qui permet de refuser le monde tout en y plongeant.

Lukács, bon joueur, avance certaines pistes de solution. Il dit : « si ce qui est absurde en soi doit être éclairé et analysé et, par conséquent, reconnu comme réel et irréductible, il se peut que, dans cette œuvre, quelques aspirations arrivent à leur accomplissement. » ([1920] 1989 : 55).

Quand j'y pense, il est là, le point de départ de mes réflexions, de ce projet informe de journal fictif. Assise dans ma cuisine avec un livre datant de 1920 entre les mains, décidée à refuser le monde qui me refuse d'avance, mais sans savoir comment. Il est là, le premier pas sur le sentier de mon raisonnement : Lukács qui m'exhorte à refuser le monde radicalement (166) et moi qui accueille ses mots comme des bénédictions parce qu'ils valident mon inconfort et rendent mon refus légitime, enfin.

*

Avoir un trouble d'opposition est le mal du siècle et je suis de mon temps.

*

Maintenant, cela me paraît terriblement ridicule, mais j'ai très longtemps pensé être la seule au monde qui croyait qu'écrire, écrire *vraiment* était impossible. Évidemment qu'on se place ici dans le monde *des idées*, puisqu'écrire, littéralement, est possible dès qu'on a deux items dont l'un marque l'autre. On peut marquer et être marqué.

Il est moins exact de croire que celui qui marque a l'avantage dans ce rapport. Il est impossible de marquer ce que l'on souhaite, il est impossible d'écrire exactement.

Je me dis que je n'écrirai pas, car j'écrirai quand même.

J'écris en ce moment.

La fenêtre est sale.

La fenêtre est enneigée.

La vérité est dans la tension.

Et je n'aurai pas le dernier mot.

*

Le dernier mot, que j'ai écrit.

Le dernier mot est un concept éculé. Le dernier mot est un combat perdu d'avance. Le dernier mot est ce que tout écrivain veut croire et tente d'écrire. Le *point final*. La littérature et l'écriture sont plus rusées. Le point n'est jamais final, ne le sera jamais et il faudrait être complètement taré pour faire fi de cette donnée.

*

Ça fait un bout que je sais que je n'écrirai pas un roman. Il y a moins longtemps que je sais que je n'écrirai pas ou peu ou pas exactement, et que c'est OK. L'écriture n'est pas une science exacte et j'apprivoise l'idée même de cette sentence à l'échec.

Tout ce que tu écriras sera échec, il ne restera rien, l'œuvre ne sera pas même si « seule importe l'œuvre », parce que « l'œuvre n'est là que pour conduire à la recherche de l'œuvre; l'œuvre est le mouvement qui nous porte vers le point pur de l'inspiration d'où elle vient et où il semble qu'elle ne puisse atteindre qu'en disparaissant. » (Blanchot, 1959 : 272)

Cette phrase me donne envie d'applaudir en pleurant.

L'œuvre est imparfaite et incertaine et impossible. Tout ce qui nous reste de l'œuvre, c'est l'écriture qui n'arrivera jamais à rendre ce chemin dont parle Blanchot, cet arc au-dessus de l'œuvre qui nous ramène à sa source, à ce qui a donné envie à quelqu'un de l'entreprendre, à ce qui la porte, à ce qu'on ne lit nulle part à l'intérieur, mais partout dans ses blancs.

J'aurais pu me fâcher quand j'ai découvert que Blanchot avait raison, mais ça m'a soulagée. Mon échec n'est plus à craindre parce qu'il est assuré.

*

Depuis des années, la romantique que je suis souhaite écrire un roman d'amour en secret. Je n'ai pas pu, et personne ne le peut *vraiment*. L'amour est un bon exemple de ce qu'exprime Blanchot sur l'œuvre, puisqu'il ne sera jamais tel que ce qui l'a créé. Ce sera toujours le superficiel de l'amour, l'autour-l'amour, le presque-l'amour. L'amour sera une main dans les cheveux ou des fleurs dans un vase et ne sera jamais la puissance dévastatrice qu'il est, quand il est vraiment, dans un réel que l'on ne peut que calquer sans vraiment lui donner vie. Reste que, comme très souvent, je suis d'accord avec Duras et je crois qu'on écrit quand même toujours sur la mort de l'amour et sur la fin du monde (1992 : 110).

Tout ce que j'inscris ici me semble trop cohérent pour être vrai. *La mort de l'amour l'impossibilité d'écrire l'inadéquation de l'écriture et du réel*. Ce n'est pas mêlant, on dirait un mémoire de maîtrise.

Écrire sur la mort.

Écrire sur ce qui n'est pas.

Le livre à venir (Blanchot, 1986) ne viendra pas et c'est parce qu'il ne viendra pas qu'il *advientra*.

Si j'ai bien compris.

Écrire : refuser d'écrire — écrire par refus, de sorte qu'il suffit qu'on lui demande quelques mots pour qu'une sorte d'exclusion se prononce, comme si on l'obligeait à survivre, à se prêter à la vie pour continuer à mourir. Écrire par défaut.

Maurice Blanchot.

Je me suis mariée en 2017.

Le 26 août 2017 très exactement.

Ça peut se vérifier au département de l'état civil et j'ai même un certificat.

C'est presque un diplôme de plus, un diplôme qui serait un peu plus utile qu'un bac en littérature.

Mais ce n'est pas ce que je *suis* ici.

Je ne suis pas une étudiante en littérature. Je ne suis pas une épouse, une ménagère ou une amie. Je ne suis que cette écriture devant mes yeux pour l'instant jamais lue, et juste pour moi, uniquement pour moi. Pour me laisser croire que je suis ça aussi. Pas juste ponctuelle, indépendante financièrement, pas seulement une fille correcte. Je me laisse penser, l'instant d'*être* devant cet ordinateur que j'ai le droit, le devoir et surtout le désir de ne pas être que ça, d'être aussi ce qui ne coïncide pas.

Être ici et refuser d'être là.

Ce journal est un atelier, un laboratoire, sans le regard épeurant de la littérature par-dessus mon épaule. Et oui, je sais que cette phrase est un leurre, mais qui leurre-t-on vraiment ici?

Je peux me tromper ici.

Ce n'est pas un roman ici.

Ce n'est pas la littérature, ici.

Ce n'est rien, ici.

*

J'ai décidé de ne pas écrire l'histoire qui me venait, qu'elle méritait mieux que ce que j'en ferais. Je me suis assise et j'ai réfléchi. Ça fait des années que je réfléchis debout alors il fallait m'asseoir parce que j'avais mal aux jambes. C'est normal, je pense.

M'asseoir devant cette fenêtre grise, me demander comment elle était grise et transparente, tout à la fois. J'ai eu beau répéter ici *elle est grise sale elle est transparente et il neige*, on s'entendra pour dire que ça ne change rien, que ma fenêtre est fiction parce que plantée ici dans un journal qui n'en est pas vraiment un, lui aussi immergé dans une fiction que je ne définirai pas, sinon en disant que tout ici est faux tout en étant complètement vrai et que c'est peut-être ainsi que je définirais la fiction, si j'avais à le faire, mais je ne le ferai pas.

*

J'ai osé prendre sa main quand il me l'a tendue comme Jasmine dans *Aladdin, j'ai fait confiance*. Je l'ai suivi quand il m'a dit que la théorie littéraire servait à « perdre des théories, à les perdre toutes » (Vila-Matas, 2010 : 63). J'ai voulu le prendre dans mes bras quand dans son *Journal volubile* (2009 : 36) il a écrit « Je ne suis même pas là pour ce journal. Je ne sais pas si tout va bien » et l'embrasser quand il a écrit que « Peindre n'est autre chose que de renoncer à tout ce que l'on ne peut peindre. » (2002 : 192).

Mais plus que tout encore, j'ai hoché la tête à m'en blesser le cou quand, dans *Bartleby et compagnie*, il a noté qu'il y a autant d'écrivains que de façons d'abandonner la littérature (2002 : 182).

Cent ans après Lukács, et après bien d'autres que je n'ai pas lus, assurément, Vila-Matas me tendait une perche : le monde est inhabitable, l'œuvre est impossible, écrire est impossible, mais qu'à cela ne tienne, il y aura toujours moyen d'abandonner.

*

Je préférerais que ma fenêtre *ne soit pas* sale et qu'il ne neige pas, tant qu'à y être.

Je préférerais ne pas avoir à laver mes vitres tous les printemps.

Je préférerais ne pas.

Si je me questionne sans cesse sur des façons de contourner l'impossibilité d'écrire, je ne peux pas passer à côté de Bartleby³, cet employé de bureau qui refuse sans dire non, qui répète toujours, inlassablement, *I would prefer not to* (Melville, 2009[1853]) à tout ce qu'on lui demande, sans se fâcher, passivement, en laissant presque planer la possibilité du contraire.

Ce personnage de Melville est l'image même d'un refus passif, d'un être qui *est* dans le réel, tout en refusant ses règles (telle la simple règle selon laquelle un employé doit obtempérer aux demandes de son supérieur). Par sa simple réponse, Bartleby refuse le monde et le met à mal.

³ Personnage de scribe dans *Bartleby The Scrivener : A story of Wall-Street* (Melville, 2009[1853]).

Bartleby incarne la puissance de la possibilité, comme l'écrit Agamben dans *Bartleby ou la création* : « Le scribe qui n'écrit pas (dont Bartleby est la figure ultime, épuisée) est la puissance parfaite, que seul le néant sépare désormais de la création. » (1995 : 24) La puissance est le non-passage à l'acte, sinon elle se réduirait à l'acte, simplement. Le *pouvoir-ne-pas-faire* est plus fort, plus tendu, plus important que le faire.

Comme dirait Homer Simpson : mets ça dans ta pipe, renard de l'espace.

*

J'aurais pu passer les heures qui ont suivi la lecture de *Bartleby The Scrievener* à me questionner sur ce que cette nouvelle pouvait apporter à ma réflexion, mais évidemment, Vila-Matas l'avait fait avant moi, encore.

Dans *Bartleby et compagnie* (Vila-Matas, 2002), il fait l'inventaire de ces écrivains qui, à l'image de Bartleby, ont abandonné la littérature chacun à leur façon. Se présentant comme un document de notes en bas de pages accompagnant un texte auquel le lecteur n'a pas accès, *Bartleby et compagnie* dresse le portrait (réel et fictif comme le veut l'écriture de Vila-Matas) de cette catégorie d'auteurs comprenant ceux qui ont cessé d'écrire, qui n'ont jamais écrit, ou ceux qui ont placé l'impossibilité de l'écriture au cœur même de leur pratique.

Comme Anne Dufourmantelle le souligne dans *Éloge du risque*, « là où la résignation est exigée, il est encore possible, non pas de tempérer, d'argumenter, mais juste de préférer "ne pas" » (2011 : 28).

Les écrivains négatifs sont ceux qui auront préféré *ne pas*.

*

Un monde d'attente, un monde d'horribles attentes envers soi.

Et alors l'idée d'un espace entre le oui et le non, un espace de refus passif, est terriblement séduisante pour quiconque cherche comme moi à abattre du travail et à plaire.

Duras parle du refus comme de l'arme des femmes, celui de l'enfant, et j'en comprends que le refus est la seule arme quand on ne détient pas le pouvoir, sinon le pouvoir d'obtempérer.

Ça me fait penser à ce que Michel De Certeau dit sur la tactique, en opposition à la stratégie : « les stratégies sont capables de produire, quadriller et imposer, alors que les tactiques peuvent seulement [...] utiliser, manipuler et détourner. » (De Certeau, 1990 : 51). La tactique est l'art du faible, elle est braconnage sur le terrain de l'autre. C'est un lieu où la ruse permet de déjouer le pouvoir et d'être où on ne nous attend pas. (61)

Le refus est la tactique qui me reste face à la littérature. Face au puissant sentiment de n'être jamais assez, celui de toujours n'être qu'une imposteure pas assez bonne pour continuer et pas assez intelligente pour savoir s'arrêter.

*

Il fait gris sombre et triste parce que c'est novembre et c'est un cliché de le souligner pourtant je ne peux pas faire autrement parce que c'est ainsi que fonctionne un journal, en laissant poindre le quotidien avec ses détails vraisemblables et ennuyeux comme le temps gris et le sentiment désespéré qui l'accompagne.

« L'intérêt du journal est son insignifiance », affirme Blanchot, « chaque jour noté est un jour préservé. Double opération avantageuse. Ainsi, l'on vit deux fois. Ainsi l'on se garde de l'oubli et du désespoir de n'avoir rien à dire » (1959 : 254).

Deux vies pour ne rien dire, comme c'est pratique.

*

On nous dit que le monde a changé. La parole ne résiste plus à l'écrivain, c'est l'écrivain qui y résiste. Il n'est plus dépassé par le code, il veut le dépasser (Bélanger, 2016). Les raisons du refus de ces écrivains sont multiples, et l'expression de leur refus l'est tout autant. Marcos Eymar souligne, comme de nombreuses justifications du refus des écrivains négatifs, l'opposition entre la littérature et la vie, la méfiance envers la capacité du langage à exprimer la réalité, ou du manque d'inspiration (2005).

Il y aurait donc ceux qui se taisent, arrêtent d'écrire, se suicident, vont vendre des armes en Afrique, enferment tous leurs écrits dans une malle ou s'enferment eux-mêmes dans un appartement du Square Saint-Louis.

Et il y aurait les autres, ceux qui écrivent quand même. Ceux qui écrivent pour d'autres ou sous un faux nom, ceux qui n'écrivent pas ce qu'ils disent écrire, ceux qui se jouent des codes littéraires, ceux qui, comme mon cher Vila-Matas, réussissent à ne pas écrire, tout en écrivant.

Les écrivains négatifs ont plus d'un tour dans leur sac.

Ce qu'ils ont en commun, Patrick Tillard le nommera ainsi :

l'écrivain négatif rend compte [...] de l'échec du parcours de l'œuvre, si ce n'est de l'œuvre elle-même, dont il constate l'impossibilité totale et la nécessité tout aussi grande de la poésie dans ce monde. Il entend donc demeurer fidèle à une littérature perçue comme une véritable tentative de l'impossible. (2011 : 88)

J'ai passé plusieurs années de ma vie à essayer d'écrire *littéralement* un roman d'amour.

Il ne fallait pas, semble-t-il.

Il aurait fallu placer l'impossibilité, l'échec et la mort au cœur de cette œuvre, et laisser à l'écriture le soin de chercher le point de bascule. C'est en tentant d'introduire dans l'écriture l'*impossibilité* de son accomplissement (Blanchot, 1969 : 32) que je crois qu'il est possible d'enfin arriver à quelque chose qui ressemble à écrire pour *vrai*.

Et de toute façon, le monde a autant besoin d'un nouveau roman d'amour que d'un coup de poing sur la gueule.

*

Nous sommes ici d'un côté de la fenêtre. Un ami dit *une frontière habitable*, il dit *un espace mitoyen*. Cette fenêtre est mon carnet et j'essaie d'avoir les yeux des deux côtés.

Nos yeux s'adaptent très mal.

Ma fenêtre est propre et enneigée.

Mon carnet aussi.

*

Le ciel n'est pas bleu parce que je l'écris et je ne suis pas belle et grande parce que je l'écris et ce n'est pas parce que je dis que j'ai eu peu de père qu'il n'y aura pas eu de beaux moments. L'écriture n'est pas le réel, elle ne s'y moule pas, ne l'imité que très mal et ne berne que les plus sots. Une fois que c'est dit, reste l'impossibilité d'écrire la réalité, de décrire *vraiment*, d'être vraiment, d'exprimer vraiment, d'aimer vraiment.

Il faut alors se retrancher dans la possibilité d'exprimer l'inexactitude, de tracer ses limites, les failles, tracer les contours et faire l'écriture pour ce qu'elle est, pas une pâle copie du réel, mais une vérité advenue, une fiction. Elle possède sa propre logique et son système de valeur où le mensonge prévaut sur la réalité, mais où l'authentique, l'authentique échec du moins, reste l'enjeu majeur.

Parce qu'il faudra écrire quand même.

Il faudra écrire avec l'impossibilité de faire œuvre, avec la certitude de l'échec, mais écrire quand même au cœur du refus de cet échec, rester dans ce qu'est l'écriture en ce qu'elle a d'impossible, autrement que retournée sur elle-même, se placer en plein cœur de la tempête et disparaître dans l'œil tranquille de l'ouragan.

*

J'ai pris *Bartleby et compagnie* (Vila-Matas, 2002) sur une tablette dans une librairie. Un tout petit livre bleu qui semblait complètement inoffensif qui, pourtant, allait me donner tellement de fil à retordre. J'allais devoir accepter, encore, que quelqu'un avait réfléchi avant moi, accepter, encore, que je n'étais pas le génie que mes parents m'avaient dit que j'étais, accepter, toujours, qu'on écrit après d'autres et apprendre l'humilité vila-matienne, c'est-à-dire faire de cette contrainte un plaisir et un bonheur.

Lui le fait en citant faussement, ou pas, les autres. En s'amusant avec eux, en s'adressant à eux en son nom propre finalement.

Je ne sais pas comment on fait. Même ici, dans un journal qui est le mien, je n'arrive que rarement à prendre la parole en mon nom, en mon *je*, sans citer à outrance et sans transfigurer mon ton en quelque chose de suffisant et d'insupportable mi-universitaire, mi-urbania.

Peut-être que la solution se trouve dans la posture de Vila-Matas, quelque part dans sa figure d'écrivain dispersé, désincarné, mais reconnaissable entre tous, auprès de ses citations authentiques et mensongères.

Qui sait.

L'histoire de ma vie ne m'intéresse pas. Il n'y a pas de centre. Il n'y a pas de chemin, ni de ligne. Il y a de vastes espaces où l'on a fait croire qu'il y avait quelqu'un, mais ce n'est pas vrai, il n'y a personne.

Marguerite Duras

Quand Vila-Matas, dans *Perdre des théories* (2010), commence ce « roman » en nous expliquant qu'il est dans une chambre d'hôtel à Lyon à attendre qu'on vienne le chercher pour une conférence sur le rapport entre le réel et la fiction, on se méfie, mais on le croit quand même. Je savais bien que j'allais être détournée de mes attentes et de mes présupposés, mais quand, finalement, il s'exhorte durant tout le texte à transformer ce qui semblait être un roman en un essai, quand il passe tout son temps dans sa chambre d'hôtel à créer une théorie, sa théorie, sur la littérature, on se dit que ça y est, qu'on peut arrêter, mais non. La conclusion de l'auteur dynamite finalement tout le reste : les théories littéraires ne servent qu'à avancer vers elles pour mieux les perdre, les perdre toutes (2010 : 63).

On croirait là entendre Blanchot murmurer : « La question attend la réponse, mais la réponse n'apaise pas la question et, même si elle y met fin, elle ne met pas fin à l'attente qui est la question de la question. » (Blanchot, 1969 : 16)

J'ai visiblement un faible pour les hommes aux formules alambiquées.

*

Il y a des écueils, mais pas tant que j'aurais cru.

Le chemin est exigeant, mais confortable.

Bien plus confortable que celui du déni, du *oui oui oui oui oui*, celui de l'idée que le livre s'écrirait tout seul, que la littérature aurait quelque chose à voir avec les muses, que le talent serait sacré et que *tout vient à point à qui sait attendre*. Parce que face à cela, face à cet état supposément parfait des choses, on ne peut que se sentir indigne incapable imposteur.

Tout ne vient pas à point et j'aurai eu beau attendre, attendre des jours et des semaines, attendre que Vila-Matas me donne les réponses à travers tous ses livres ses essais ses entretiens rien ne se sera produit. Comme à son habitude, il aura utilisé le temps que je lui allouais pour me tirer le tapis de sous les pieds, pour s'assurer que je sache qu'il se joue de moi, ou que je fais partie de ce jeu plutôt.

Et il m'aura tout de même aidé, à sa façon.

*

Dans son *Journal Volubile* (2009), Vila-Matas avoue être tenté de s'inscrire dans le sillage duchampien et il raconte les façons dont il devrait s'y prendre (14), parce qu'une disparition totale ne serait concrètement pas utile et accessoirement, pas assez intéressante. Il ne pourrait pas, par exemple, *juste* cesser d'écrire. Il ne pourrait pas, comme Réjean Ducharme, fermer la porte et refuser de sortir. En fait, oui, il pourrait, mais ça ne le servirait pas, parce que Vila-Matas ne souhaite pas *vraiment* se taire. Il explique qu'il aurait besoin d'un témoin, d'un écrivain qui le suivrait pour rendre compte de la si facile façon dont il a renoncé à la littérature sans souffrir, en faisant plutôt de sa vie une œuvre d'art (14).

C'est parce qu'il tente toujours de créer *contre*, parce que le silence est pour lui une condition idéale de création, que Vila-Matas fait partie de la famille des écrivains négatifs. C'est parce que, même dans son journal, il nous met en garde : il *pourrait* engager quelqu'un à sa place pour l'écrire (2009 : 14), écrire ce renoncement et ce journal. Comme Patrick Tillard le souligne dans son essai *De Bartleby aux écrivains négatifs*, « [o]n comprend que la lecture des livres de Vila-Matas ressemble à la fréquentation et à la contemplation d'une prose qui met en garde contre son propre

projet, son propre sérieux, la mélancolie de ses origines et la pose de l'auteur. » (2011 : 76)

Selon moi, Vila-Matas est un passionné de (dé)tricot.

*

Parfois, à temps perdu disons, je m'imagine l'exaspération du pauvre entourage de Pénélope à Ithaque. Comme c'est épuisant, s'acharner auprès de quelqu'un qui détricote, qui détisse sans qu'on la voie, sans qu'on puisse formellement l'en accuser.

Reste qu'à travers ma compassion, je pense que cette action représente cette même « destruction créative » que celle de Vila-Matas. Par le détissage de son ouvrage, Pénélope *gagne* du temps, elle ouvre les possibilités du retour de son Ulysse.

J'imagine Pénélope tisser avec la même application qu'elle détissera. Nous sommes en plein dans la mise en scène de l'absence de résolution qui porte ces gestes (Berkman, 2011 : 161) : celui de tisser maintenu en suspens par celui de détisser. Les deux faces d'une même pièce de monnaie qui paiera pour faire advenir Ulysse.

Quand on se compare, on se console, on dirait.

Alors je reste auprès de Vila-Matas, donc, et j'attends patiemment que son Ulysse revienne.

*

Quand j'étais adolescente, je croyais que ça arrêterait, que le sentiment du désespoir d'être juste *ça* cessait et qu'on devenait enfin quelque chose ou quelqu'un.

On me confirme que ce n'est toujours pas arrivé.

*

Que ce soit pour Vila-Matas, *Bartleby*, Pénélope, ce qui les unit est ce qu'on pourrait appeler une « préférence négative » (Viprey, 2012). Ça débalance ce qu'on attend d'une œuvre, d'une écriture, d'un auteur. Ça mine les présupposés.

J'ai dit que je tenais devant moi, sur ma table de travail, la bibliographie de Vila-Matas. Elle est bien utile pour ce journal qui ne tourne qu'autour de lui, finalement. À moins que, comme lui, je ne fasse qu'utiliser les autres pour mieux m'exposer (Derain, 2010), que je ne l'utilise lui, ses mots, ses romans, ses réflexions, que pour avoir la légitimité d'enfin penser par moi-même.

Une chance qu'il m'a tendu cette perche, sinon, on pourrait facilement croire qu'il n'y a ici que du remâché du réchauffé. Mais non, tous ces mots sont les miens puisque de toute façon, on serait incapable de citer quelque chose qui ne soit pas ses propres mots (Gabastou et Vila-Matas, 2010 : 47).

Alors je me tiendrais tout entière dans ce journal qui n'en est pas un, ce journal monté de toutes pièces, ce journal qui voudrait être un essai, ce journal qui n'y réussit pas, ce journal qui en est exactement un quand même.

C'est toujours la même image, celle de ma fenêtre qui reste devant moi, sale et transparente. Ces mots sont les miens et je les emprunte. Ce journal est authentique et tout à fait fictif. Je suis Enrique Vila-Matas, comme tout le monde⁴.

*

Si je me demande souvent qui je suis, qui je suis *vraiment*, c'est qu'il est impossible d'être uniquement une facette de soi et que c'est le sentiment d'être *un* qui est une fiction (Le Breton, 2015 : 187).

Alors, pourquoi ne pas, comme Vila-Matas, affirmer n'être personne et tous les autres, impunément (2009 : 19)? Pourquoi se bâdrer de se choisir une partie de soi qui, de toute façon, ne sera jamais la bonne, ne sera jamais adéquate?

Le monde est une illusion, une scène de théâtre, et il ne nous reste qu'à le vivre avec une conscience nouvelle, une conscience comique, affirme Vila-Matas (2010 : 49) et cela me rappelle Lukács et mon point de départ.

Le monde n'est pas fait pour qu'on y vive, ce qu'il nous reste, c'est d'en être conscient.

*

⁴ Référence à « Même si, forcément, et pour ne pas compliquer davantage les choses, je ne m'appelle qu'Erik Satie (ou Ravel), comme tout le monde. » (Vila-Matas, 2008 : 18)

Le moteur de mon écriture serait l'impossibilité d'écrire.

L'essence de ma personnalité serait le sentiment de ne pas faire le poids.

Une personnalité complètement incomplète. Un sentiment d'imposteur, que j'ai peine à nommer. Parce que c'est ridicule, vivre et avancer et écrire et se sentir comme une moins que rien. Accumuler les réussites et continuer de se sentir médiocre. Ça pue la feinte l'apitoiement la recherche d'attention.

Et puis, l'éclair de génie.

Si Vila-Matas devient lui-même en étant autre, s'il cherche sa particularité dans celle des autres (2009 : 19), si entre lui-même-l'homme-l'écrivain, et lui-même-le personnage-le narrateur, c'est toujours lui-même, alors peut-être que l'imposture, auctoriale du moins, peut-être que l'imposture serait la solution.

Se sentir imposteur pour le devenir pour ne plus sentir.

Un jour l'été finira. La mémoire vous en vient parfois dans le plein soleil de la plage à travers la transparence des rouleaux de vagues. Quand l'été est à perte de vue répandu, si fort, si blessant, ou sombre, quelquefois illuminant, quand par exemple vous n'êtes pas là, et que je suis seule au monde.

Marguerite Duras

C'est d'abord contre soi qu'on écrit, contre cette personne à l'intérieur de soi qui crie *IL NEIGE C'EST BON ARRÊTE*.

Je ne fais que répéter et c'est tant pis.

*Je refuse d'être là où vous m'attendez*⁵.

Et si vous m'attendiez ici, alors à l'impossible, nulle n'est tenue.

*

Prenons un auteur au hasard.

Tiens prenons Vila-Matas.

Ouvrons un de ses romans, ouvrons *Bartleby et compagnie* (2002).

N'est-ce pas étrange que le narrateur partage avec l'auteur réel les mêmes obsessions littéraires, les mêmes auteurs fétiches (Kafka, Pessoa, Walser, Duras)? Et puis, même si le narrateur de *Bartleby et compagnie* affirme être bossu et que Vila-Matas lui-même demandera « Mais, suis-je, par hasard, bossu? Vous m'avez déjà vu écrire, le dos tourné à un tableau? » (2009 : 215), personne n'est dupe.

Vila-Matas est un imposteur, sa figure auctoriale, du moins. Après, les limites entre les différents pans de sa personnalité semblent volontairement floues. Il m'est impossible de trancher exactement où commencerait l'auteur et où finirait le personnage, l'homme ou le critique littéraire, le lecteur ou le théoricien. En fait, sa

⁵ Référence à « je ne suis pas là où vous m'attendez. Il y a donc une immortalité [immobilité] désagréable, contre laquelle proteste la *Vita Nova*. » (Barthes, 2003: 284)

figure se démultiplie, se fragmente et se recompose à travers les paroles des autres en se plaçant au milieu du flux discursif sur la littérature et l'acte de création (Maziarczyk : 2011).

Dans *Le Mal de Montano* (Vila-Matas, 2012), on le trouve tour à tour diariste, racontant son périple auprès de son fils agraphe, puis lecteur de ce même fils et de tant d'autres auteurs vu sa condition de malade de littérature. Puis, dans la deuxième partie, on le découvre écrivain, ayant créé de toutes pièces la première partie, puis théoricien tentant de créer un dictionnaire des auteurs diaristes, et puis après, la troisième partie nous le présente en tant que conférencier à Budapest présentant les résultats de ses recherches dans le cadre du Symposium International sur le Journal Personnel comme *Forme Narrative*. Cela se termine avec un journal qui fait éclater tout ce qui précède tout en ouvrant pratiquement toutes les interprétations possibles.

Je dirais que de se composer une image de ce que serait Vila-Matas est aussi difficile que de certifier qui est le *vrai* narrateur du *Mal de Montano* et quels sont ses motifs *véritables*. Parce que c'est cette incertitude, ce jeu double entre ce qui est et ce qui n'est pas, parce que c'est ce sol, qui s'ouvre sous nos pieds, parce que ce serait ça, à la fois le sujet du roman, la figure de Vila-Matas et sa vision de la littérature comme tentative de l'impossible.

L'imposteur serait lui-même.

*

On plisse nos yeux pour voir une image en trois dimensions.

On plisse nos yeux pour tenter de distinguer les limites de Vila-Matas.

On plisse nos yeux pour voir s'il neige.

On plisse on plisse, mais on ne voit pas grand-chose.

*

Ce que permet l'imposture de Vila-Matas, c'est réitérer le refus.

Refuser d'être là où on nous place.

Refuser de se présenter comme un.

Refuser que l'écriture nous moule dans un espace qui serait facilement circonscrit.

Je n'écris pas pour m'écraser encore et encore plus.

Je n'écris pas, de toute façon.

*

Tout ce qui ressemble à un roman traditionnel éclate avec Vila-Matas. Formellement d'abord, puisque ce ne sont jamais *que* des romans et jamais qu'une seule chose non plus. Jamais qu'un essai ou qu'un journal ou qu'un document de notes de bas de page. Et puis après, l'auteur s'évertue toujours à retourner le sujet du texte comme un gant, pour nous laisser sur une fin qui ne nous ramène qu'au départ pour mieux continuer d'y retourner.

Et puis finalement, le narrateur dont je ne peux me détacher, ce narrateur imposteur, place le lecteur dans une position paradoxale de complice et de détective. Bien calé entre deux chaises, celle de l'acceptation ludique de l'inconfort et celle de la recherche infinie de la vérité qui ne serait autre, finalement, que cette kaléidoscopique vision du monde.

*

Accepte de n'être jamais que toi, toujours toi, insuffisamment toi, indécrottablement toi et entièrement autre.

Parce que tu as le droit, le devoir, de te voir autre que comme on te voit, de te voir comme tu souhaites rêves fantasmes de te voir et ne te sens jamais obligée d'*être* cette personne que les autres ont décidé que tu es⁶.

*

Je trouve tout à fait passionnante la façon dont le refus est exprimé en littérature. On en a déjà parlé, refuser simplement ne donne rien. Disparaître sans témoin est inutile. Il faut donc rester quelque part et pourtant quitter quelque chose. « Celui qui critique ou repousse le jeu, est déjà entré dans le jeu. » (Blanchot, 1980 : 21)

⁶ Référence à « Par ailleurs, je crois que j'ai le droit de me voir différemment de la façon dont les autres le font, de me voir comme j'ai envie de me voir et de ne pas être obligé d'*être* cette personne que les autres ont décidé que je suis. » (Vila-Matas, 2012: 20)

Il n'y a pas moyen d'en sortir.

Qu'on se taise ou qu'on critique, le jeu reste le jeu, et ça me fait penser à Roland Barthes quand il affirme que « [c]haque écrivain qui naît ouvre en lui le procès de la Littérature; mais s'il la condamne, il lui accorde toujours un sursis que la Littérature emploie à le reconquérir. » (1972 : 66) L'écriture négative est le procès de la littérature et l'imposture, la résistance au numéro de charme que la littérature nous sert.

Personne ne doute, au point où nous
en sommes, qu'écrire c'est échouer

Enrique Vila-Matas

Il ne neige plus et la fenêtre est encore sale et puis je cherche, par tous les moyens, à retrouver l'instant précis où la saleté était la neige et où s'est ouverte la possibilité d'en parler.

*

L'imposture se trouverait à la place exacte de ma fenêtre, sorte de frontière laissant passer la lumière pourtant. L'imposture comme une façon d'écrire *quand même*, malgré le sentiment d'imposture et comme l'expression même de l'écriture négative, c'est-à-dire du paradoxal rapport entre soi et l'autre, entre identité et altérité, entre création et destruction.

C'est la mise en scène de l'échec de l'écriture qui n'arrivera jamais à rien d'autre qu'à un portrait figé de soi, et la mise en place d'une résistance à cet échec en proposant une nouvelle avenue de l'écriture de soi : l'affirmation joyeuse d'une multiplicité.

« Si j'ai fait un choix, c'est celui de devenir imposteur dans la maison que mes pairs m'ont léguée. » avoue Vila-Matas (Derain, 2010).

Qui est l'auteur, le narrateur, le personnage, le lecteur, le critique, le théoricien, le conférencier? Et qu'est-ce que ça signifierait être chacun d'entre eux?

Je m'appelle Joëlle Turcotte, comme tout le monde.

*

L'impossibilité de l'écriture se retourne sur elle-même.

Pile et face d'une même pièce, écrire et ne pas écrire trouve ici leur commun accord.

À la tombée de la nuit, j'ai trouvé un public pour pouvoir parler à ma guise et j'ai commencé par dire que mon rejet d'une identité personnelle (mon désir de n'être Personne) n'était pas uniquement une attirance existentielle pleine d'ironie, mais plutôt le thème central de mon œuvre. À ces mots, il m'a semblé que j'avais dit quelque chose qui n'était pas tout à fait vrai, car, tout compte fait, je ne passais pas ma vie à désirer n'être personne et, par ailleurs, le thème central de mon œuvre est autre, peut-être mon incapacité à dire la vérité. J'allais l'annoncer quand il m'a semblé que, si je le disais, je trahirais de nouveau la vérité, en effet je ne fais que me battre avec la tension entre fiction et réalité pour accéder à la vérité. (Vila-Matas, 2009 : 190)

L'imposture, c'est un compromis.

*

« Ce qui peut être pensé est sûrement une fiction. » (Vila-Matas, 2009 : 251)

On marque d'un côté le réel et de l'autre, la fiction.

Je plante Vila-Matas entre les deux.

Et je rappelle que l'on pense souvent, à tort, que la fiction serait un mensonge et le réel, une vérité.

Alors quand je suis cette logique, l'imposture de Vila-Matas ne serait qu'une série de masques, d'affublements, tous aussi inefficaces les uns que les autres, puisqu'on les

découvre en leur existence de déguisements. Il faudrait, je pense, alors croire que Vila-Matas n'est qu'un piètre magicien et qu'il n'a pas été capable de créer un personnage crédible.

Jamais je ne laisserai personne diminuer autant mon cher Enrique.

Jamais.

Si on voit le masque, si on distingue les ficelles, c'est qu'on devait le faire, c'est qu'on doit le faire même. « J'essaie de dire au lecteur que le problème n'est pas de faire le partage entre réalité et fiction, mais entre sens (la vérité) et fiction. » (Gabastou et Vila-Matas, 2010 : 186). Pour arriver à un sens, pour atteindre une vérité, nous avons besoin, j'ai besoin, de la fiction. Alors l'imposture infirme la suprématie du réel sur cette dernière en en brouillant les frontières.

Il n'y a pas de fenêtre, mais elle m'aura bien servie.

Me comprendrez-vous si je vous dis
que c'est en ne disant rien qu'on dit
le plus?

Enrique Vila-Matas

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de référence

Agamben, G. (1995). *Bartleby ou la création*. Belval : Circé.

Audet, R. (2007). « Fuir le récit pour raconter le quotidien. Modulations narratives en prose contemporaine ». *Temps zéro*, 1.
<http://tempszero.contemporain.info/document84>

Barth, J. (1984). « The Literature of Exhaustion ». *The Friday Book: Essays and Other Non-Fiction*. London : The John Hopkins University. 62-76.

Barthes, R. (1972). *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : Seuil.

_____. (2003). *La préparation du roman I et II : notes de cours et de séminaires au Collège de France : 1978 — 1979 et 1979-1980*. Paris : Seuil.

Benabou, M. (1986). *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres*. Paris : Hachette Littérature.

Blanchot, M. (1955). *L'espace littéraire*. Paris : Gallimard.

_____. (1969). *L'entretien infini*, Paris : Gallimard.

_____. (1980). *L'écriture du désastre*. Paris : Gallimard.

_____. (1986). *Le livre à venir*. Paris : Gallimard.

Dillard, A. (1989). *En vivant, en écrivant*. Paris : Christian Bourgeois éditeur.

Dufourmantelle, A. (2011). *Éloge du risque*. Paris : Payot & Rivages.

Duras, M. (1993). *Écrire*. Paris : Gallimard.

_____. (2013). *La passion suspendue. Entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre*. Paris : Seuil.

- _____. (1976). *Les lieux de Marguerite Duras*.
<http://www.ina.fr/video/CPA76051870/les-lieux-de-marguerite-duras-1ere-partie-video.html>
- _____. et Gauthier, X. (1974). *Les Parleuses*. Paris : Minuit.
- Eco, U. (1987). *La guerre du faux*. Paris : PUF.
- Eymar, E. (2005). « L'œuvre comme possibilité : pour une étude comparée de la littérature négative », *TRANS* — [En ligne], 1. <http://trans.revues.org/113>.
- Foucault, M. ([1963] 1994). « Le langage à l'infini », *Dits et écrits (1954-1988)*, I (1954-1969). Paris : Gallimard.
- Iyer, L. (2016). *Nu dans ton bain face à l'abîme. Un manifeste littéraire après la fin des manifestes et de la littérature*. Paris : Allia.
- Jacob, S. (2001) *La bulle d'encre*. Montréal : Boréal.
- Jeandillou, Jean-François. (1994) *Esthétique de la mystification, tactique et stratégies littéraires*. Paris : Minuit, coll. « Propositions ».
- Killeen, M.-C. (2004). *Essai sur l'indicible, Jabès, Blanchot, Duras*. Saint-Denis : Presses universitaires de Vincennes.
- Lapierre, R. (2003). *L'atelier vide*. Montréal : Les Herbes rouges.
- Le Breton, D. (2015). *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*. Paris : Métailié.
- _____. (1999). *L'adieu au corps*. Paris : Métailié.
- Lukács, G. ([1920]1968). *Théorie du roman*, Paris : Gallimard.
- Rabaté, D. (2015). *Désirs de disparaître : Une traversée du roman français contemporain*. Rismouski : Tangence Éditeur.
- Vila-Matas, E. et Echenoz, J. (2008). *De l'imposture en littérature*. Saint-Nazaire : Meet.

Le journal

Aquin, H. (1999). *Journal 1948-1971*. Montréal : Bibliothèque québécoise.

Auger, M. (2011). « De la littérature “contre” le journal, du journal “contre” la littérature : le cas de quelques journaux d’écrivains québécois contemporains ». *Tangence*, 97, 79-97.

_____. (2017). *Les journaux intimes et personnels au Québec : Poétique d’un genre littéraire incertain*. Montréal : Presses de l’Université de Montréal.

Barthes, R. (1975). *Roland Barthes par Roland Barthes*. Paris : Seuil.

_____. (1984). « Délibérations ». *Le bruissement de la langue essais critiques IV*. Paris : Seuil.

Braud, M. (2002). « Le texte d’un roman : Journal intime et fictionnalisation de soi. » *L’esprit créateur*, XLII (4), 76-84.

Duras, M. (2006). *Cahiers de la guerre et autres textes*. Paris : POL.

Ernaux, A. (1993). *Journal du dehors*. Paris : Gallimard.

Huston, N. (1990). *Journal de la création*. Paris : Babel.

Kafka, F. (1954). *Journal*. Paris : Bernard Grasset.

Lejeune, P. (2007). « Le journal comme “antifiction” ». *Poétique*, 149 (1), 3-14.

Major, A. (2001). *Le sourire d’Anton ou l’adieu au roman. Carnets 1975-1992*. Montréal : Presses de l’Université de Montréal.

Millet, R. (2010). *L’enfer du roman. Réflexions sur la postlittérature*. Paris : Gallimard.

Rannoux, C. (2004). *Les fictions du journal littéraire. Paul Léautaud, Jean Malaquais, Renaud Camus*. Genève : Droz.

_____. (2005). « Au-dessus de la littérature : L'écriture en quête du réel ». Dans Campan, V. et Rannoux, C. (dir.). *Le journal aux frontières de l'art. La licorne*. Rennes : Presses universitaires de Rennes. 39-53.

Stiénon, V. (2010). « Portraits du critique en diariste indécis. Roland Barthes et l'écriture du journal personnel ». *Études littéraires*, 41(3), 119–131.

La figure de l'auteur

Barthes, R. (1984). « La mort de l'auteur ». *Le bruissement de la langue, Essais critiques IV*. Paris : Seuil. 40-45.

Bélangier, D. (2016). « En contre-jour : la représentation évanescence de l'écrivain dans le roman québécois contemporain. » *Arborescences*, 6 (Septembre), 54-71.

Belleau, A. (1999). *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*. Québec : Nota Bene.

Berkman, G. (2011). *L'effet Bartleby*. Paris : Hermann.

Biron, M. (2000). *L'absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.

_____. (2007). « Portrait de l'écrivain en autodidacte ». Dans A. Caumartin et M.-E. Lapointe (dir.), *Filiations intellectuelles dans la littérature québécoise, @analyses*, 70-87.

Collin, F. (1986). *Maurice Blanchot ou la question de l'écriture*. Paris : Gallimard.

Couturier, M. (1995). *La figure de l'auteur*. Paris : Seuil.

Ducas, S. (2010). « De la fabrique de l'auteur à la fable auctoriale : postures et impostures de l'écrivain consacré ». *La fabrication de l'auteur*. Actes du colloque tenu à Longueuil en juin 2006. Québec : Nota Bene.

Foucault, M. (1994). « Qu'est ce qu'un auteur? ». *Dits et écrits (1954-1988)*. Paris : Gallimard. 789-821.

Guéna, B. (2017, 27 mars). *Automythomanies*. Communication présentée à l'Université du Québec à Montréal, Montréal.

- Hamon, P. (1981). *Introduction à l'analyse du descriptif*. Paris : Hachette.
- Jeandillou, Jean-François. (2001 [1989]) *Supercherries littéraires, la vie et l'œuvre des auteurs supposés*. Genève : Droz.
- Maingueneau, D. (2004). *Le discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*. Paris : Armand Colin.
- Nunez, L. (2006). *Les écrivains contre l'écriture (1900-2000)*, Paris : José Corti.
- Pluvinet, C. (2012). *Fiction en quête d'auteur*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- _____. (2009). *L'auteur déplacé dans la fiction : configurations, dynamiques et enjeux des représentations fictionnelles de l'auteur dans la littérature contemporaine*. (Thèse de doctorat). Rennes : Université de Rennes.
- Raczymow, H. (1994). *La mort du grand écrivain. Essai sur la fin de la littérature*. Paris : Stock.
- Randall, M. (2006). « La disparition élocutoire du romancier : du "roman de la lecture" au "roman fictif" au Québec. *Voix et images*, 31(3). 87-104.
- Tillard, P. (2011). *De Bartleby aux écrivains négatifs*. Montréal : Le Quartanier.
- Sur Vila-Matas
- Bouju, E. (2010). « Enrique Vila-Matas sur la ligne d'ombre. Masque de la citation et racine de la réalité », *Temps zéro*, 3.
<http://tempszero.contemporain.info/document502>
- _____. Pour en finir avec les théories de la fin (par la vertu d'Enrique Vila-Matas). <http://www.enriquevilamatas.com/escriitores/escrboujue1.html>
- Derain, R. (2010), « Annexe — Entrevue inédite avec Enrique Vila-Matas ». *Temps zéro*, 3. <http://tempszero.contemporain.info/document529>
- Eymar, M. (2010). « Les derniers mots. Fin de vie et fin de la littérature dans l'œuvre d'Enrique Vila-Matas ». *Temps zéro*, 3.
<http://tempszero.contemporain.info/document510>

Gabastou, A. (s.d.) « Comment Enrique Vila-Matas résiste à la traduction ». <http://www.enriquevilamatas.com/escritores/escrgabastou2.html>

_____. (2010). *Vila-Matas, berk et face. Enrique Vila-Matas, rencontre avec André Gabastou*. Paris : Argol Éditions.

Garcia, M. (2011). « Devenir Personne : mode d'emploi. Éclipses littéraires chez Enrique Vila-Matas ». *Fantômes d'écrivains* [en ligne]. Perpignan : Presses universitaires de Perpignan. <http://books.openedition.org/pupvd/769>

Maziarczyk, A. (2011). « Enrique Vila-Matas et la littérature de l'épuisement ». *Post-Scriptum*, (13). <http://www.post-scriptum.org/13-05-enrique-vila-matas-et-la-litterature-de-lepuisement>

Pluvinet, C. (2010). « Disparaître dans la fiction. La traversée du miroir du *Docteur Pasavento* ». *Temps Zéro*, 3.

Autofiction

Beggar, A. (2014, printemps-été). « L'autofiction : un nouveau mode d'expression autobiographique ». *@analyses*, 9 (2).

Chevillard, E. (2009). *L'autofictif*. Talence : Éditions de l'Arbre vengeur.

Colonna, V. (1989). *L'autofiction, essai sur la fictionalisation de soi en littérature*. (Thèse de doctorat). École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris. <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00006609>

Colonna, V. (2004). *Autofiction & autres mythomanies littéraires*. Auch : Éditions Tristram.

Darrieussecq, M. (1996, septembre), « L'autofiction, un genre pas sérieux ». *Poétique*, 107, 369-380.

Garcia, M. (2009, avril). « L'étiquette générique autofiction : us et coutumes ». *Çédille. Revista de estudios franceses*, 5, 146-163.

Lejeune, P. (1991). « Nouveau Roman et retour à l'autobiographie », dans Contat Michel (dir.), *L'Auteur et le manuscrit*, Paris : PUF, coll. « Perspectives critiques ».

_____. (1996 [1975]), *Le Pacte autobiographique*. Paris : Seuil.

Œuvres littéraires (pertinentes pour l'étude)

Auster, P. (2002). *Le livre des illusions*. Paris : Actes Sud.

Beckett, S. (1953). *L'innommable*, Paris : Minuit.

Borges, J.-L. (1980). *Livre de préfaces, essai d'autobiographie*. Paris : Gallimard.

Boucher, D. (1978; 2008). *Les fées ont soif*. Montréal : Éditions Typo

Ducharme, R.(1973). *L'hiver de force*. Paris : Gallimard.

Duras, M. (1984). *L'Amant*. Paris : Les Éditions de Minuit.

_____. (1964). *Le ravissement de Lol V. Stein*. Paris : Gallimard.

_____. (1980). *L'homme assis dans le couloir*. Paris : Minuit.

Hamelin, L. (2014). *Fabrications*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.

Homère. (1999). *Odyssée*. Paris : Gallimard.

Kraus, C. ([1998] 2006). *I love Dick*. South Pasadena : Semiotext(e).

Legendre, C. (2015). *Le nénuphar et l'araignée*. Montréal : Les allusifs.

Melville, H. ([1853] 2009). *Bartleby, the scrivener : a story of Wall Street*.
HarperCollins ebooks. ISBN 978-0-06-192102-5

Michaux, H. (1981). *Poteaux d'angle*. Paris : Gallimard.

Pessoa, F. (1988). *Le livre de l'intranquillité de Bernardo Soares*. Paris : Christian Bourgois.

Pynchon, T. (2000). *Vol à la criée du lot 49*. Paris : Le Cercle Points.

Rilke, R.M. (1966 [1929]). *Les cahiers de Malte Laurids Brigge*. Paris : Seuil.

Saint-Exupéry, A. (1997). *Le petit Prince*. Paris : Gallimard.

Serre, A. (2017). *Voyage avec Vila-Matas*. Paris : Mercure de France.

Vila-Matas, E. ([2000] 2002). *Bartleby et compagnie*. Paris : Christian Bourgois.

_____. ([2002] 2003). *Le mal de Montano*, Paris : Christian Bourgois.

_____. (2002). *La lecture assassine*. Albi : Passage du Nord/Ouest

_____. ([2003] 2012). *Paris ne finit jamais*. Paris : Christian Bourgois.

_____. ([2005] 2006). *Docteur Pasavento*. Paris : Christian Bourgois.

_____. (2008). *Explorateurs de l'abîme*. Paris, Christian Bourgois.

_____. ([1984] 1996). *Imposture*. Paris : Christian Bourgois.

_____. ([2008] 2009). *Journal volubile*. Paris : Christian Bourgois.

_____. (2010). *Perdre des théories*. Paris : Christian Bourgois.